L'Hermine

"Potius mori quam fœdari, plutôt mourir que faillir"

PRIEURÉ SAINT-LOUIS - NANTES
N°71 - AOÛT 2025

LE RÔLE DU PÈRE DE FAMILLE DANS L'ÉCLOSION DES VOCATIONS

La Fraternité sacerdotale
Saint-Pie X
en Pays nantais

Fraternité
Sacerdotale Saint-Pie X

Pèlerinage du Christ-Roi à Lourdes

Les 25, 26, 27 octobre 2025

Organisation : École Saint-Michel-Garicoïtz
christroilourdes@gmail.com
07.81.72.55.55

Inscriptions des malades et bénévoles :
(logement possible à l'Accueil Notre-Dame)
02.40.06.51.68

Hébergements : consulter la liste des hôtels sur laportelatine.org

Réservation Hospitalet (préciser : pèlerin de la FSSPX)
05.62.42.80.40 hospitalet@lourdes-france.com

Réservation Ave Maria (préciser : pèlerin de la FSSPX)
05.62.94.24.88 ave.maria@lourdes-france.com

IL Y A 400 ANS, **SAINTE ANNE** PARLA **BRETON**

La Bretagne célèbre cette année sa sainte patronne par le jubilé de Sainte Anne d'Auray. Il y a quatre cents ans, en 1625, la fameuse statue de la mère de la Sainte Vierge a été découverte dans des conditions très surnaturelles par Yves Nicolazic, ce qui fut le point de départ de ce sanctuaire. Mais connaissons-nous ce moment de l'histoire de l'Eglise, connaissons-nous ce chrétien breton ?

Un bon homme

Yves Nicolazic était un paysan assez aisé qui habitait le village de Keranna, situé à 15 km de Vannes. De fait, nous ne connaissons pas son enfance, mais nous savons qu'il avait 40 ans en 1622, qu'il était réputé travailleur et que, bien qu'étant marié depuis 12 ans, il n'avait pas d'enfant. Il ne savait ni lire ni écrire le français, désirant conserver sa simplicité qui va devenir légendaire. Yves était connu et apprécié de tous par ses nombreuses qualités : franc, désintéressé, généreux envers les pauvres, ni querelleur ni adonné à la boisson. Il était avant tout religieux, comme beaucoup de paysans de l'époque, mais sans superstition : récitant son chapelet quotidien, priant pour les morts en offrant des messes, communiant tous les dimanches, ce qui était chose très rare pour les hommes… Bref, c'est le genre d'homme prudent à qui on demande les conseils et qui brille par son bon sens et sa foi vive.

Une histoire ancienne

Le village de Keranna est très ancien puisque les émigrants bretons s'y installent au VI^{e} siècle, fuyant l'invasion anglo-saxonne. Ils y construisent un oratoire en l'honneur de Sainte Anne. Cette chapelle fut hélas détruite au cours des guerres mais le bourg conserva le nom de la sainte. Nicolazic était propriétaire du champ au lieu-dit le Bocenno où, selon les anciens, la chapelle avait été construite il y a bien longtemps.

Une vision

Tout commença par des manifestations étranges. Une nuit d'aout 1622, alors

SOMMAIRE

3-5 Éditorial

6-10 Chronique paroissiale

11-13 Carnet paroissial

12-15 Rôle du père de famille dans l'éclosion des vocations

16-19 Pourquoi j'aime la Fraternité Saint-Pie X

20-29 Églises et sacristies, d'un rite à l'autre

30-37 Chemin de Croix sur la sainte messe

38-50 Salazar

En couverture : *Isaac bénit Jacob*, Govert Flinck, 1638.

La ferme d'Yvon Nicolazic, au hameau de Keranna.

qu'il priait Sainte Anne, Nicolazic vit dans sa chambre un flambeau éclairer la pièce, tenu par une main isolée. Puis, pendant 15 mois, de manière fréquente, la même chandelle de cire l'accompagnait au retour des champs, à l'étonnement de notre cher paysan.

Un soir d'été, il partit avec son frère ramener ses bœufs. En passant devant la fontaine du village, ils virent tous deux une dame majestueuse, vêtue d'une robe blanche et portant un flambeau, ses pieds reposant sur un nuage, rayonnant comme en plein jour. Elle ne dit pas un mot.

Après une brève fuite devant l'apparition, les deux frères revinrent sur leurs pas mais la dame avait disparu. Elle reviendra alors souvent apparaître à Nicolazic, en divers endroits mais toujours avec la même attitude et le même silence. Croyant au début que c'était l'âme de sa défunte mère qui réclamait des prières, notre bon paysan parla de ces faits en confession à un capucin d'Auray, le Père Modeste. Ce dernier, en moine prudent, conseille de prier et de rester dans la grâce pour éviter les embûches du démon, sans autre conclusion.

Le message

Le soir du 25 juillet suivant, la dame apparait à Nicolazic qui récitait son chapelet devant la croix de Sainte Anne. Elle l'appelle par son nom, sans se présenter, elle le rassure et le conduit jusqu'à sa ferme et disparaît dans le ciel. Suite à cette visite, le pieux Yvon ne put dormir de la nuit et récitait son rosaire dans la grange quand vers 11h la dame apparut dans son auréole et cette fois, elle donne un message : « *Yves Nicolazic, ne craignez pas : je suis Anne, mère de Marie. Dites à votre recteur que dans la pièce de terre appelée le Bocenno, il y a eu autrefois une chapelle dédiée en mon nom. C'était la première de tout le pays. Il y a 924 ans et 6 mois qu'elle est ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie au plus tôt et que vous en preniez soin, parce que Dieu veut que j'y sois honorée*. » S'endormant rassuré et joyeux, Nicolazic n'osa pas parler de ce vision et du message. Six semaines plus tard, Sainte Anne parle à nouveau en l'invitant à lui obéir en exposant sa demande au recteur.

Il va alors voir le lendemain Silvestre Roduez, recteur de Pluneret. Ce dernier a Nicolazic en estime, mais il se moque de ces extravagances et lui interdit de croire à ces apparitions. Le pieux paysan a accompli sa mission et va communier le jour même. Mais la nuit suivante, Sainte Anne revient et l'enjoint avec douceur de ne pas craindre et d'accomplir la demande… Le chrétien fidèle a une crise de conscience qui va durer 7 semaines au bout de laquelle Sainte Anne parle à nouveau et essaie de le convaincre. Bien que confiant, le brave homme n'ose pas passer à l'action, et tout l'hiver se passe sans qu'il n'en parle à personne. Par contre, certaines nuit, Nicolazic est transporté en extase sur le lieu de l'ancienne chapelle, où il voit une lumière et entend les chœurs des anges.

Signe de contradiction

Vient la grande semaine. Le lundi 3 mars 1625, Sainte Anne déclare qu'il doit immédiatement voir son recteur, et qu'elle donnera des preuves de sa mission. Le mardi, Nicolazic va chez le

Yvon Nicolazic (1591-1645), vitrail à Sainte-Anne-d'Auray.

recteur pour tout lui dire. Celui-ci le traite quasiment de fou et le menace d'être interdit de sacrements ! Pourtant Nicolazic ne perd pas la confiance de ses amis, qu'ils soient prêtres, paysans ou châtelains, eux qui avaient compris son embarras et sa bonne foi. On lui conseille d'aller consulter les capucins d'Auray. Malgré deux heures d'interrogatoire par ces bons religieux, ils n'osent se prononcer sur le sujet.

Dans la nuit du 7 au 8 aout, la sainte apparaît de nouveau, la chambre du pieux breton étant illuminée par le cierge habituel. Elle lui demande d'appeler ses voisins et de suivre le flambeau, puis disparait. Ainsi, le bon Yvon, précédé par le flambeau toujours présent, va chercher cinq voisins tout heureux de venir. Détail intéressant : seuls ceux en état de grâce ont vu la chandelle, soit deux d'entre eux. Ils suivent alors ce fameux cierge, qui les conduit au Bocenno, sur les ruines de la chapelle et se met à monter et descendre trois fois sur place, avant de disparaître dans le sol. Tous se mettent à creuser et on trouve rapidement la vieille statue défigurée de sainte Anne qui attendait son heure depuis tant d'années : trois pieds de haut, avec des traces de couleur blanc et azur.

Le recteur, malgré le témoignage des six hommes, resta incrédule et accusa tout ce beau monde d'imposture. On expliqua la découverte aux capucins, qui n'osaient se prononcer pour la construction de la chapelle, maintenant qu'un signe avait été donné : ils ne voulaient pas contredire le recteur !

La victoire de Sainte Anne

Le lendemain, dimanche 9 mars, une foule accourut au Bocenno pour voir la statue. Et le lundi soir, Nicolazic et quelques autres virent une lumière remplir le fameux champ, et entendirent le bruit d'une foule en marche, sans que personne ne vienne. Le lendemain une multitude de pèlerins envahissent le champ, ils

Pèlerinage des dames au sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray (8 mai 2025).

venaient non en curieux mais pour prier et faire des offrandes pour bâtir la chapelle. Voyant cette scène, le vicaire de Plumeret, du même avis que son recteur, arrive en colère, renverse la statue et les offrandes et menace les fidèles d'excommunication.

Cette scène n'empêcha pas les pèlerins de revenir, il faut dire qu'il paraît que certains bretons sont têtus… L'évêque de Vannes, Monseigneur de Rosmadec, ordonne alors une enquête sérieuse. Ce sont des interrogatoires, sur place, et chez les capucins de Vannes pendant plusieurs jours, qui ont permis à ceux-ci de rendre leur verdict au prélat : les déclarations du voyant sont véridiques, il est donc opportun d'édifier une chapelle. Sainte Anne d'Auray aura donc son sanctuaire.

Notons que le recteur fut frappé mystérieusement par une paralysie trois semaines après la découverte de la statue. Il se rendit au Bocenno neuf nuits de suite, pour être discret et se fit baigner dans la fontaine le neuvième jour : la guérison fut instantanée. Depuis, il fit réparation et devint un soutien inconditionnel de sainte Anne et sa chapelle.

L'ancêtre du Seigneur protégeant les mères, elle donna quatre enfants au pieux Yvon et à son épouse Guillemette, dont un devint prêtre. Le recteur voulut être le parrain du premier fils. Nicolazic, sans rien perdre de sa simplicité, devint ensuite un génial directeur de travaux, qui sut motiver toutes les bonnes volontés des kilomètres à la ronde. Il put voir la basilique, grande comme une cathédrale et la foule des pèlerins venir prier la patronne de la Bretagne.

Fidèle serviteur

Lors de son agonie, il avait perdu l'usage de la parole et les religieux qui l'entouraient virent qu'il fixait le ciel. Lui demandant ce qu'il regardait, il répondit : « Je vois la Sainte Vierge et Madame Sainte Anne ma bonne maîtresse ! ». Il mourut pieusement le 13 mai 1645, à l'âge de 63 ans. Son corps repose dans la basilique. ♦

Abbé Bruno France

Abbé Davide Pagliarani, Supérieur général de la Fraternité Saint-Pie X.

LE RÔLE DU PÈRE DE FAMILLE DANS L'ÉCLOSION DES VOCATIONS

Chers fidèles et, en particulier, chers pères de famille,

Comme vous le savez, nous avons voulu dédier cette Année sainte aux prières et aux efforts nécessaires pour attirer les vocations. Or on ne peut parler de l'éclosion d'une vocation sans parler de la famille.

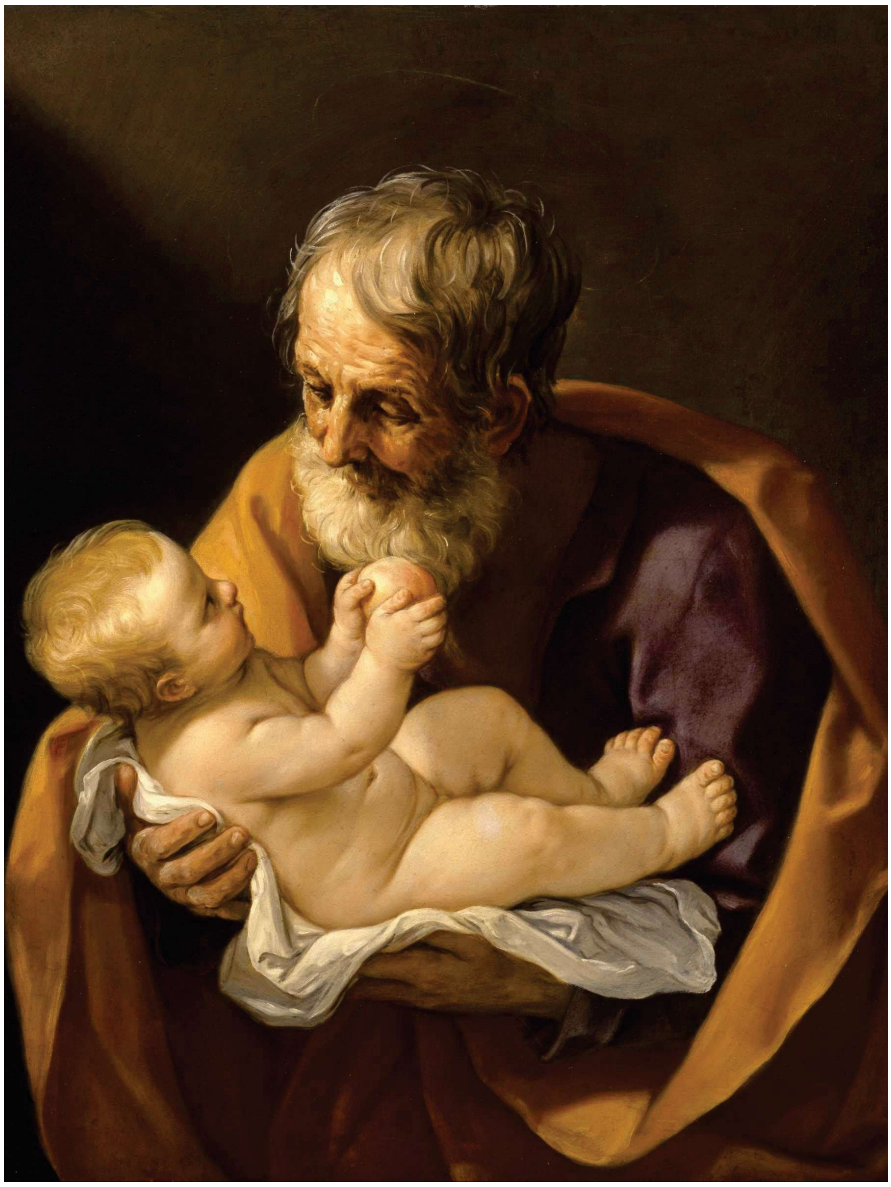
Notre-Seigneur lui-même, prêtre par excellence depuis le moment de son incarnation, a voulu grandir dans une famille pour la sanctifier à un titre particulier et exemplaire. Il va de soi que l'exemple des vertus domestiques est, d'une certaine manière, le premier séminaire et le premier noviciat de toute âme que Dieu appelle à son service.

Nous voudrions consacrer ces quelques réflexions au rôle plus spécifique du père de famille. Dans le monde moderne, tout contribue à détruire son autorité ; mais encore plus aujourd'hui, c'est sa responsabilité et sa mission qui sont de plus en plus dénaturées en raison de ce que l'on appelle, pour simplifier, le « wokisme » contemporain. L'homme et la femme, l'époux et l'épouse semblent avoir aujourd'hui des rôles identiques et des responsabilités équivalentes, ce qui crée une confusion totale et une atmosphère infecte. Les premières victimes de cette terrible confusion sont ceux qui devraient être éduqués afin de devenir des adultes et d'assumer eux-mêmes, un jour, des responsabilités. Là encore, il n'y a que l'Évangile qui puisse rétablir l'ordre que la modernité a détruit.

Le point de départ

Que peut-on donc conseiller à un père de famille désireux de bien éduquer ses enfants et de permettre, si cela correspond à la volonté de Dieu, l'éclosion d'une ou de plusieurs vocations dans sa famille ? Tout d'abord, il ne s'agit pas simplement de faire telle ou telle chose, ni d'éviter telle ou telle chose. Il s'agit en premier lieu de vivre habituellement dans des dispositions de foi et de charité, car une vocation est une réponse à l'appel de Dieu qui présuppose une perspective surnaturelle et, en même temps, une générosité sans bornes pour donner au Bon Dieu tout ce que l'on est. De ces dispositions habituelles vont naturellement découler des actes et des comportements correspondants. Saint Paul nous donne la clef pour comprendre par où il faut commencer. C'est l'exigence pour l'époux d'aimer son épouse avec le même amour que Notre-Seigneur a manifesté vis-à-vis de son Église : « Vous, maris, aimez vos femmes, comme le Christ aussi a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans le baptême d'eau par la parole de vie, pour se la présenter lui-même comme une Église glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée. » (Ép. 5, 25-27).

Il va de soi que l'amour envers l'épouse rejaillit directement aussi sur les enfants. C'est d'abord en observant comment son père aime et traite sa mère qu'un adolescent découvre – beaucoup plus que ce que nous pouvons imaginer – quelle est, sur terre, l'image de la générosité et de l'amour de Notre-Seigneur. Si un jour Dieu l'appelle à son service, il devra lui-même être, à un titre encore plus grand et bien différent, l'image du même amour et de la même autorité. Essayons donc de voir ce que l'amour du père signifie en relation avec son épouse et avec Dieu.



Saint Joseph portant l'Enfant Jésus, par Guido Reni (1640).

L'amour vrai, qui est à la base de ce grand idéal que Notre-Seigneur communique à chaque père de famille, peut être ramené à trois actes fondamentaux, auxquels on peut assimiler tous les autres. Tout d'abord l'amour présuppose qu'on connaisse en profondeur l'être aimé : on le voit, on le contemple, on l'admire. Ensuite, l'amour conditionne complètement la manière dont nous traitons la personne aimée : il suscite un profond respect, proportionné au degré d'amour. Enfin, l'amour véritable nous pousse à agir avec un dévouement et un esprit de service absolus.

L'admiration

Tout d'abord, un époux est censé admirer son épouse comme étant celle que Dieu a voulue et choisie pour lui, afin d'être la mère de ses enfants et l'aide unique et irremplaçable pour le soutenir, aussi bien dans sa mission de chef de famille que dans la sanctification de son âme. L'épouse est d'abord vue et admirée comme un don de Dieu, dotée des qualités qui lui permettent de remplir à ses côtés sa mission d'épouse et de mère.

Aussi, à travers elle, l'admiration de l'époux s'étend naturellement au plan de Dieu sur la famille, aux lois divines, et finalement à Dieu lui-même et à

La famille Lefebvre en 1910 avec les cinq enfants : Marcel, Bernadette, Jeanne, Christiane et René.

sa sagesse. Cette perspective transcendante doit s'approfondir toujours davantage au fil des années. Il n'y a rien qui marque plus l'âme d'un enfant ou d'un adolescent que le fait de grandir avec cet exemple sous les yeux : cela lui permet de prendre lui-même toujours mieux conscience de sa place dans le plan de Dieu, à la fois très humble et très dépendante, et de comprendre qu'il est cependant appelé par Dieu à de très grandes choses, dans la mesure même de cette dépendance.

Il va de soi que cette dimension de l'admiration doit être communiquée à l'enfant non seulement dans le domaine naturel, par rapport à la grandeur et à la perfection des lois de la création, mais surtout dans tout ce qui concerne les mystères de Dieu et la religion. Nous touchons ici directement au fruit de la grâce sacramentelle du mariage, qui donne au mariage chrétien une dimension complètement étrangère au mariage purement naturel. Très souvent, les mystères de Dieu et les devoirs de religion s'affadissent, car ils ont vécus d'une façon routinière, passive, sans aucun effort de pénétration de la part du père. Il ne faut pas s'étonner si la même passivité et le même manque d'enthousiasme se retrouvent ensuite chez les enfants. En effet, le manque d'admiration nous empêche d'avoir un idéal et d'en vivre pour le communiquer. Ce qui devrait être un idéal se transforme alors en quelque chose d'abstrait, une notion supplémentaire à apprendre et à mémoriser, mais sans plus avoir la capacité d'y mettre son cœur, occupé ailleurs. Un père de famille qui connaît et qui vit des vérités de la foi, qui parle du catéchisme avec ses enfants, de l'exemple des saints, de l'amour de Notre-Seigneur, alimente continuellement en lui-même et autour de lui l'idéal auquel il faut concrètement tout ramener. Il trouvera aisément par ce biais des sujets de conversation toujours intéressants et aidera ses enfants à échapper aux embûches omniprésentes de la banalité et de la vulgarité.

Mais encore une fois, il est extrêmement frappant de constater comment, à une épouse admirée chrétiennement, correspond un Dieu recherché et contemplé : il n'y a rien de plus efficace pour la formation morale d'un adolescent que de voir ces deux actes d'amour se compléter harmonieusement dans la personne de son père.

Le respect

Ensuite, le véritable amour engendre le respect. Un enfant respectera sa mère s'il voit son père faire de même. Ce

respect de la part du père imprègne toutes ses relations avec son épouse, la façon de lui parler, de parler d'elle, de la considérer, de la traiter. Il ne s'agit pas purement et simplement des bonnes manières ou d'une sorte de politesse conjugale uniquement formelle. Il s'agit plutôt de l'expression externe d'un amour profond qui conditionne spontanément toute relation. Il va de soi que ce respect profond trouve dans la pureté à la fois son fondement et son expression la plus élevée. Il est impossible d'aimer son épouse comme Notre-Seigneur a aimé son Église si cela ne se fait pas d'abord dans la pureté. Il n'y a rien autant que cette vertu qui rend la vie conjugale saine et qui manifeste infailliblement le respect dû à l'épouse. Cela conditionne le langage, les attitudes du quotidien. Cela pousse le père à la vigilance pour éloigner du foyer tout ce qui pourrait de quelque manière ternir cette atmosphère de respect et de pureté.

Tout cela, bien évidemment, doit être a fortiori le fondement de la relation d'une famille par rapport à tout ce qui est sacré : la loi de Dieu, ses exigences, les devoirs qui en découlent, et tout particulièrement le rapport aux personnes consacrées. Il n'y a rien de plus efficace pour détruire de futures vocations que le manque de respect vis-à-vis des choses et des personnes sacrées. Depuis toujours, la Révolution tente de décrédibiliser l'Église et de ridiculiser ses mystères en exploitant au maximum les défauts de ses membres. C'est une tactique qui fonctionne malheureusement toujours. Elle doit son efficacité à cette association diabolique et saisissante entre le sacré et ce qu'il y a de répréhensible dans l'être humain. Il ne faut pas céder à ce travers, en glissant dans un esprit de critique qui provoquera des blessures cachées mais irrémédiables chez les enfants. Ces blessures en effet vont alimenter soit l'indifférence, soit la méfiance.

Garder le respect pour tout ce qui est sacré – personnes et choses – ne signifie pas justifier les faiblesses et les dysfonctionnements. Cela signifie tout simplement aimer l'Église comme Notre-Seigneur l'aime : pour ce qu'elle est, et pour ce qui, en elle, continue à sanctifier et à sauver les âmes, malgré les défauts trop humains de ses membres, et malgré les efforts de ses ennemis pour entraver son œuvre. Il s'agit là d'un point extrêmement important et délicat, sur lequel un père de famille doit toujours veiller et s'examiner lui-même.

La dévotion d'un fils, Pierre Jean Edmond Castan (1868).

Un enfant respectera sa mère s'il voit son père faire de même

Bien entendu, respecter tout ce qui est sacré ne signifie pas non plus s'abstenir simplement de le critiquer ou de le mépriser ; il s'agit pour un père de famille de montrer positivement une obéissance inconditionnelle, joyeuse et sincère aux lois de Dieu et de l'Église, écho fidèle de Notre-Seigneur obéissant toujours et en tout à son Père. Bien plus : il s'agit pour lui non seulement d'en donner l'exemple, mais d'arriver à y entraîner paternellement les autres membres de sa famille. Son autorité lui est confiée dans ce but : faire respecter l'ordre sacré établi par Dieu, avec une douce intransigeance, ayant la conscience de se montrer ainsi à la hauteur de la mission dont il est investi.

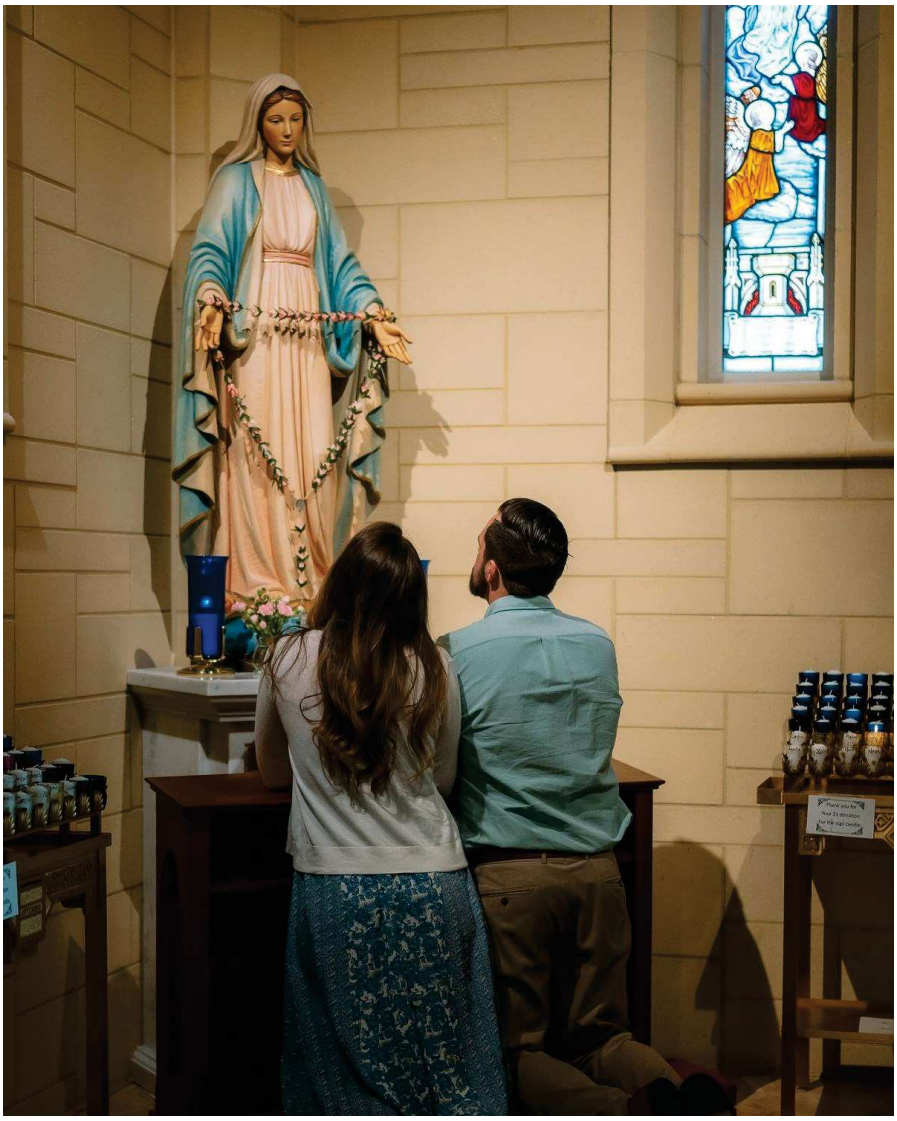
Le dévouement

Enfin, l'amour vrai conduit au dévouement. Au sens plénier et chrétien du terme, le dévouement signifie quelque chose de bien précis : le don de soi. C'est à cela qu'il conduit. Encore une fois, c'est d'abord vis-à-vis de son épouse qu'un père de famille est censé montrer cette générosité. Il ne calcule pas, il se dévoue volontiers auprès de celle qui lui est confiée, il accepte généreusement ses limites, ses défauts, ses faiblesses, sans tomber dans l'amertume et les récriminations. Rien dans la vie familiale ne le pousse à la déception car tout est accepté et vécu comme un don de Dieu. Amour et égoïsme sont deux termes radicalement opposés. Là encore, Notre-Seigneur est l'exemple parfait de l'Époux qui, le premier, a aimé l'Église, sans aucun calcul et sans autre but que de la purifier, de l'enrichir moralement et de la sauver.

Dans la vie de tous les jours, ce dévouement va revêtir mille formes différentes selon des circonstances extrêmement variées, mais toujours au nom de la même charité.

> **Chez un bon père, l'esprit de sacrifice l'emporte. Il aime trop son épouse, ses enfants, son Dieu pour se laisser aller.**

Il va de soi que ce dévouement du père de famille doit se traduire notamment dans les actes découlant de la vertu de religion, à l'intérieur et à l'extérieur de la famille. Les applications sont multiples et nous voudrions en souligner une en particulier : c'est la prière commune en famille. Trop souvent, celle-ci est négligée. Trop souvent, elle est considérée comme étant d'abord la tâche de la mère, à laquelle les autres membres de la famille s'associent. Cela est faux et constitue un manquement grave pour un père de famille. Il n'y a rien de plus nécessaire et de plus frappant pour un enfant que de voir son père rentrer du travail et se mettre à genoux au milieu de ses enfants avec son chapelet entre les mains. De façon naturelle, il sera poussé à suivre son exemple pendant toute sa vie, surtout au milieu des épreuves et dans les moments de fatigue. Si Dieu l'appelle, il sera prêt à répondre.



L'esprit de sacrifice

On ne peut pas persévérer quotidiennement dans la prière en famille sans un véritable esprit de sacrifice. Le soir, tout le monde a encore quelque chose à faire et est fatigué, sauf peut-être les tout-petits qui ne savent pas encore vraiment prier, mais qui courent partout jusqu'au moment du coucher. Chez un bon père, l'esprit de sacrifice l'emporte. Il aime trop son épouse, ses enfants, son Dieu, pour se laisser aller. Il n'accepte pas de baisser les bras. Sa générosité le pousse à s'investir aussi, autant qu'il le peut, pour aider la paroisse et, plus en général, tous ceux auxquels il peut apporter quelque chose, même en dehors de sa famille. Il ne s'agit pas d'entreprendre de grandes œuvres. Il s'agit tout simplement d'être prêt à offrir un peu de son temps et de ses talents, souvent de façon discrète. Inévitablement, les premiers à bénéficier de cette générosité qui s'exprime à l'extérieur de la famille, sont en réalité les enfants eux-mêmes. Ils ont sous les yeux l'exemple d'un bon père qui, sans leur

Jour de prise d'habit religieux chez les Sœurs Consolatrices du Sacré-Cœur à Narni (Italie). Pères accompagnant leurs filles à l'église.

faire manquer de rien, trouve les ressources pour rayonner et se dépenser aussi en dehors de sa famille. Cet exemple les prépare à pratiquer la même générosité, quelle que soit la voie que Dieu leur aura choisie.

Ce que nous dit le Magistère de l'Église

Le pape Pie XI, plus que tout autre, a su mettre en valeur le rôle irremplaçable de la famille dans l'éclosion des vocations. Voici, en guise de conclusion, ce qu'il nous enseigne dans son encyclique *Ad catholici sacerdotii* du 20 décembre 1935 :

« Le premier jardin et le mieux adapté, où doivent comme spontanément germer et éclore les fleurs du sanctuaire, c'est encore et toujours la famille vraiment et profondément chrétienne. La majeure partie des évêques et des prêtres "dont l'Église proclame la louange" (Eccl. 44, 15) doivent l'origine de leur vocation et de leur sainteté aux exemples et aux leçons d'un père rempli de foi et de vertu virile, d'une mère chaste et pieuse, d'une famille dans laquelle, avec la pureté des moeurs, règne en souveraine la charité pour Dieu et pour le prochain. […]

« Quand, dans une famille, les parents, sur le modèle de Tobie et de Sara, demandent à Dieu une nombreuse postérité, où soit béni le nom de Dieu dans les siècles des siècles (Tb. 8, 9), et qu'ils la reçoivent avec gratitude comme un don du ciel et comme un dépôt précieux ; quand ils s'efforcent d'inculquer à leurs enfants dès les premières années la sainte crainte de Dieu, la piété chrétienne, une tendre dévotion à Jésus Eucharistie et à la Vierge Immaculée, le respect envers les lieux et les personnes sacrés ; quand, de leur côté, les enfants voient dans leurs parents le modèle d'une vie d'honneur, de travail et de piété ; quand ils les voient s'aimer saintement dans le Seigneur, s'approcher souvent des sacrements, obéir non seulement à la loi ecclésiastique de l'abstinence et du jeûne, mais en outre à l'esprit chrétien de la mortification volontaire ; quand ils les voient prier dans le foyer, groupant autour d'eux toute la famille, afin que la prière en commun monte plus agréable vers le ciel ; quand ils les savent compatissants aux misères du prochain et qu'ils les voient partager avec les pauvres leur riche ou leur modique avoir, il est bien difficile que, tandis que tous les enfants s'efforceront de suivre les exemples des parents, il n'y en ait pas un au moins parmi eux qui n'entende au fond du cœur l'appel du divin Maître : "Viens, suis-moi" (Mt. 19, 21) ; "je ferai de toi un pêcheur d'hommes" (cf. Mt. 4, 19) ».

Dieu vous bénisse.

Menzingen, le 8 juin 2025, en la fête de la Pentecôte

Don Davide Pagliarani,
Supérieur général de la FSSPX

Source : Lettre du Supérieur général aux amis et bienfaiteurs n°94.

La nouvelle messe, un changement d'orientation...

ÉGLISES ET SACRISTIES, D'UN RITE À L'AUTRE

La disposition des lieux de culte, les objets liturgiques et ornements, suffisent déjà à monter que le nouveau rite de Paul VI imposé abusivement depuis 1969 s'éloigne de la théologie catholique de la sainte messe pour se rapprocher de l'hérésie protestante. ♦

Abbé Gabin Hachette

MESSE TRADITIONNELLE

1. L'église

Il faut que tout y soit noble, grand, beau ordonné, à l'image de Dieu lui-même présent dans le sanctuaire, car le temple n'est pas d'abord maison du peuple de Dieu, mais maison de Dieu, *Domus Dei*, où le peuple vient rencontrer, trouver Dieu et communier à lui.

Mgr Marcel Lefebvre

- doit être construite conformément aux « formes reçues par la

CÈNE PROTESTANTE

1. Le temple

- construit pour le culte « réformé », la Cène (simple représentation de ce qu'a accompli Jésus-Christ le Jeudi-Saint, pour faire mémoire) remplace la sainte messe.
- La part consacrée aux fidèles a une place prépondérante car il n'y a plus de sacrifice expiatoire pour les péchés (sola gratia).
- Il n'y a plus de distinction essentielle clercs-laïcs, le pasteur est un simple président d'assemblée. Le but du culte est de susciter des actes de foi-confiance (sola fide) à travers la lecture de la Bible (sola scriptura).

NOUVELLE MESSE

1. L'église

- doit être construite de telle sorte qu'elle facilite la « participation active, consciente et communautaire des fidèles à l'action liturgique ». Les églises d'avant Vatican II doivent être réaménagées « pour réaliser une liturgie vivante ». (Commission épiscopale française de Liturgie, 20 juillet 1965).
- **Dépouillement et démantèlement de milliers d'églises catholiques, construction et réaménagement d'édifices afin d'évoquer l'assemblée du « peuple de Dieu ».**

MESSE TRADITIONNELLE

tradition chrétienne » et aux « règles de l'art sacré » (droit canon de 1917 can. 1164 §1, abrégé dans cet article en CIC 1917).

- **édifice sacré, distinct du monde profane, centré sur le culte divin, le saint sacrifice de la messe.**
- autant que possible orienté vers l'orient (est) où se lève le soleil. Se tourner vers l'Orient, « cet acte symbolise l'âme tournée vers l'endroit où se lève la vraie lumière (le Christ) » (Origène, 185-254). « Comme l'éclair part de l'Orient et apparaît jusqu'à l'Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'Homme » (St Matt. 14, 27).
- une église reflète la gloire de Dieu et est un lieu priant, elle tourne les âmes vers les choses du ciel et les réalités surnaturelles.
- lieu si possible en hauteur, avec des marches à l'entrée, « dans des endroits élevés et dégagés, face à la lumière » (Tertullien, 160-222).
- d'autres marches et une balustrade (banc de communion) séparent le chœur de la nef.
- siège du célébrant sur le côté, l'autel prime au centre (le prêtre y agit en la personne du Christ).

CÈNE PROTESTANTE

- **Temple centré sur l'homme et la parole, ce n'est pas un lieu sacré, recherche de commodité et d'austérité, c'est le « peuple de Dieu » qui forme le « corps du Christ ».**
- rejet de ce qui rappelle les églises catholiques traditionnelles.
- construction utilitariste, soit de façon circulaire, centré autour d'une chaire (en forme de rond ou polygone), soit de façon rectangulaire mais autant que possible pour que tous soient proche du culte (dans les églises catholiques prises par les protestants, chœur souvent muré et installation dans le sens de la largeur, « en large »).
- seules les églises luthériennes et anglicanes gardent un chœur réservé au pasteur et au conseil presbytéral distinct de la nef des fidèles. Toutes les autres (calvinistes, évangéliques, etc.) n'ont plus de chœur à part.
- chaire au milieu de l'édifice avec une visibilité optimale car c'est là que se déroule l'essentiel du culte (lecture et explication de la Parole de Dieu). C'est le meuble le plus important du temple (la longueur conventionnelle des sermons

Temple protestant.

NOUVELLE MESSE

- privilégier le fonctionnel dans l'esprit de la nouvelle architecture (polyvalence des usages, dénuement), le sacré est de l'homme et pour l'homme, l'église est le lieu où les hommes accomplissent leurs actes de culte.
- une église doit être tournée vers l'action de l'assemblée, doit avoir une atmosphère d'accueil.
- si possible, pas de marches à l'entrée de l'église.
- plus de balustrade (banc de communion) qui sépare le chœur de la nef.
- siège de présidence mis en évidence et tourné face au peuple, il « doit être le symbole de son rôle de président de l'assemblée et de conducteur de la prière. » (Instruction Générale §271 du *Novus Ordo Missae*, abrégé ici en IG 69).
- ambon ou lutrin dans le chœur, « centre d'intérêt pour mettre en avant la « liturgie de la parole » (IG 69 §273). Régulièrement utilisés par des chantres et lecteurs laïcs.
- bancs et chaises disposés de façon à permettre la participation actives des fidèles (parfois en hémicycle et descendants vers l'autel placé en bas), sans agenouilloirs (fidèles restent debout ou assis).
- la schola (chorale) doit être parmi les fidèles.
- fonts baptismaux mis en avant, près du chœur (accueil dans la communauté par le baptême).
- peu de statues, il s'agirait « de ne pas créer la confusion chez le peuple chrétien ni d'encourager des pratiques d'une orthodoxie douteuse. » (Vatican II, *Sacrosanctum Concilium*, § 125), « il est nécessaire de limiter leur nombre et de les placer de façon à ce qu'elles ne détournent pas l'attention du peuple de la célébration ». (IG 69 § 278).

MESSE TRADITIONNELLE

- matériaux de qualité et précieux pour orner l'église.
- motifs architecturaux qui soulignent l'autel comme centre.
- chaire au milieu de la nef pour la prédication (doit préparer les fidèles à ce qui va se dérouler sur l'autel).
- confessionnaux en bois le long des murs pour le sacrement de Pénitence.
- fonts baptismaux à l'entrée de l'église (le baptême est la porte des sacrements).
- bénitiers à l'entrée de l'église pour se signer avec l'eau bénite.
- agenouilloirs et prie-Dieu.
- culte des saints et des leurs reliques mis en valeur, présentés comme modèles de vie.
- « Il est bon et utile d'invoquer en les suppliants les serviteurs de Dieu qui règnent avec le Christ, comme de vénérer leurs reliques et leurs images, mais plus qu'envers les autres saints les fidèles doivent professer une dévotion filiale envers la bienheureuse Vierge Marie. » (CIC 1917, can. 1276)

CÈNE PROTESTANTE

jusqu'au XIXe siècle était de 1h15.)

- ambon destiné à la lecture de la Bible.
- chaise de chantre surélevée pour être visible.
- bancs sans agenouilloirs, placés autant que possible en rangées autour de la chaire et de la table (en face et sur les côtés).
- autant que possible, absence de piliers ou de colonnes afin d'accentuer le caractère communautaire du culte.
- éclairage abondant par des baies importantes et sans vitraux dans un but de participation active des fidèles à l'action communautaire (chant des psaumes dans les livres) et symbolisme (foi sans intermédiaire, Dieu est irreprésentable).
- présence de tribunes et de galeries (à l'origine réservées aux hommes) sur un ou deux étages pour accueillir le plus de fidèles le plus près possible de la liturgie.
- fonts baptismaux à proximité immédiate de la chaire et de la table de la Cène. Remplacés par une piscine baptismale pour les baptêmes par immersion chez les

Cène protestante.

NOUVELLE MESSE

- églises pas faites pour durer, caractère transitoire et mouvant des aménagements (la foi moderniste est évolutionniste).

Sans aucun doute, une chose est bien claire : les structures architecturales des églises doivent se modifier aussi rapidement que se modifient aujourd'hui les conditions de vie et les maisons des hommes. Nous devons avoir bien présent à l'esprit, même lorsque nous construisons un lieu de culte, le caractère extrêmement transitoire de ces structures matérielles dont toute la fonction est une fonction de service par rapport à la vie des hommes. De la sorte, nous éviterons que les générations à venir se trouvent conditionnées par des églises que nous considérons aujourd'hui comme des églises d'avant-garde, mais qui pour elles risqueraient de n'être plus que des édifices vieillis. Nous éprouvons aujourd'hui, pour notre part, ce conditionnement : nous ressentons avec quelles difficultés les merveilleuses églises du passé s'adaptent à notre sensibilité religieuse, avec quelle force d'inertie elles s'opposent aux indispensables réformes de l'action liturgique. […] N'ayons donc pas la prétention de construire des églises pour les siècles à venir, mais contentons-nous de faire des église modestes et fonctionnelles, qui conviennent à nos besoins et devant lesquelles nos fils se sentent libres d'en repenser de nouvelles, de les abandonner ou de les modifier comme leur temps et leur sensibilité religieuse le leur suggéreront (Message au symposium des artistes, Cologne, 28 février 1968)

Cardinal Lercaro, président du Consilium de liturgie

Nouvelle messe dans une église bâtie pour le nouveau rite.

MESSE TRADITIONNELLE

L'Eglise est une société par essence inégale, c'est-à-dire une société comprenant deux catégories de personnes, les pasteurs et le troupeau, ceux qui occupent un rang dans les différents degrés de la hiérarchie et la multitude des fidèles. Et ces catégories sont tellement distinctes entre elles que dans le corps pastoral seul résident le droit et l'autorité nécessaire pour promouvoir et diriger tous les membres vers la fin de la société ; quant à la multitude, elle n'a pas d'autre devoir que de se laisser conduire et, troupeau docile, de suivre ses pasteurs. (Encyclique *Vehementer nos*, 11 février 1906)

Pape saint Pie X

- Ceci vaut bien sûr, si les autorités préservent la foi et les mœurs, non si elles poussent à désobéir à Dieu car en ce cas « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes » (Act. des Ap. 5, 29).

CÈNE PROTESTANTE

baptistes et les évangéliques.

- pas de statues, refus du culte des saints (surtout chez les calvinistes).
- dénuement, ornementation limitée au minimum d'éléments : Bible, tables de la Loi, colombe, croix, verset biblique, pièce de tissu brodée, vitraux symboliques. Les églises catholiques prises par les protestants sont dépouillées sans ménagement de leurs œuvres d'art sacré (sculptures, fresques, etc.).
- Bible de grande dimension disposée face au public, sur la table de la Cène ou sur un lutrin.
- deux tableaux de chant destinés à indiquer les psaumes et cantiques du jour sont situés de part et d'autre de la chaire.
- peu de couleurs (blanc ou gris)
- grande simplicité de matériaux, mise en pratique d'une forme d'iconoclasme.
- façade dépouillée, parfois proche du style des bâtiments civils du moment.
- plus de chœur qui marque une hiérarchie ecclésiale, tous les chrétiens sont prêtres, le pasteur ne fait qu'exercer une fonction en présidant « la messe évangélique », « l'eucharistie » ou « la cène ».

NOUVELLE MESSE

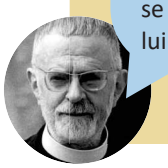
- le chœur est ouvert aux fidèles durant la liturgie (lectures, distribution de la communion, etc.), la distinction clercs-laïcs s'estompe, tout le monde est prêtre (sacerdoce universel) et seuls certains (les prêtres) exercent le sacerdoce ministériel. La hiérarchie n'est plus qu'un service rendu à la communauté.
- Cette nouvelle conception du « peuple de Dieu » issue du concile Vatican II (Lumen Gentium) s'approche de la notion démocratique du pasteur protestant.
- Le nouveau code de Jean-Paul II explique que « les fidèles du Christ sont ceux qui, en tant qu'incorporés au Christ par le baptême, sont constitués en peuple de Dieu et qui, pour cette raison, faits participants à leur manière à la fonction sacerdotale, prophétique et royale du Christ, sont appelés à exercer, chacun selon sa condition propre, la mission que Dieu a confiée à l'Eglise pour qu'elle l'accomplisse dans le monde. » (CIC 1983, can. 204)

MESSE TRADITIONNELLE

2. L'autel

- consacré par l'évêque pour l'offrande du sacrifice de la messe, renouvellement du sacrifice de la Croix.
- le prêtre célèbre la messe tourné dans la même direction que les fidèles, vers le Seigneur, sauf dans les basiliques de Rome où un privilège pontifical permet de célébrer « vers le peuple », non intentionnellement, mais guidé par un motif d'orientation stricte (vers l'Orient) et de commodité, car le trône du pape se trouve derrière l'autel. Preuve que le but n'était d'être « face au peuple, dans l'Antiquité un rideau était tiré autour de l'autel pendant le Canon de la messe et souvent un autre rideau séparait les hommes des femmes.

C'est faire une description purement moderne de l'antique usage romain que de dire qu'on utilisait les autels « face au peuple ». Cette expression n'a jamais été utilisée dans l'antiquité chrétienne et elle est aussi inconnue au Moyen-Âge. On la trouve pour la première fois dans les rubriques des Missels romains imprimés au XVI[e] siècle. Lorsque le prêtre doit se tourner (vers le peuple) pour dire « Dominus vobiscum », on l'avertit que – si l'autel est déjà disposé de cette façon et si au moins une partie de l'assistance est concernée – il n'a pas besoin de se retourner. Avant cela, on ne trouve jamais, nulle part, d'indication que l'on ait accordé la moindre importance ou la moindre attention au fait que lorsque le prêtre célébrait, l'assistance se trouvait devant ou derrière lui. (*Architecture et liturgie*)



Père Louis Bouyer

CÈNE PROTESTANTE

2. La table de communion

- **table de communion** pour la célébration de la Cène face au peuple : « Tout autel doit être immédiatement enlevé de toutes les églises et remplacé par une table. » (directive de l'archevêque anglican Cranmer). La messe est remplacée par un repas communautaire.

La forme d'une table fera mieux passer les simples des opinions superstitieuses de la messe papiste au légitime usage de la Cène du Seigneur. Parce qu'un autel sert à offrir un sacrifice, mais la table sert pour manger [...] personne ne peut nier que la forme d'une table est plus indiquée pour nous rendre au repas du Seigneur.

Nicolas Ridley, évêque anglican de Londres

- placée au pied de la chaire (qui occupe une place semblable à celle de l'ostensoir des catholiques).
- face aux fidèles pour « conserver la mémoire du Christ » (Luther). La Cène n'est qu'un rite symbolique pour se rappeler de ce que le Seigneur a fait, tout doit être visible pour que tous puissent y participer.
- recouverte d'une seule nappe blanche (disposée uniquement au moment de la célébration de la Cène).
- grande croix derrière la table ou dans une niche au-dessus de la chaire (seules les églises luthériennes gardent une petite croix sur la table de communion).
- rapproché des fidèles, entouré de sièges en face et sur les côtés (quadrangle), favorise les échanges communautaires.
- fin de la multiplicité des autels au

NOUVELLE MESSE

2. L'autel

- doit « de préférence être séparé des parois pour que l'on puisse en faire le tour et pour permettre la célébration face au peuple ». (Instruction *Inter Oecumenici*, §91
- de nouveaux autels sont construits et placés plus en avant, proche de l'assemblée et face à elle. L'autel ressemble davantage à une table, un lieu de partage humain, de repas communautaire (les autels traditionnels sont supprimés ou déplacés). « L'autel face au peuple favorise une célébration de l'Eucharistie plus vraie et communautaire ; il facilite aussi la participation ». (Consilium, lettre *L'heureux développement* aux présidents des conférences épiscopales, 25 janvier 1966, §6)

La position de l'autel et du prêtre à l'autel correspondent, semble-t-il, à la perspective de la pensée contemporaine ; alors qu'une théologie théocentrique [Dieu au centre] amenait l'iconostase et la séparation entre l'autel et le peuple dans les parties orientales de la chrétienté et que, dans la chrétienté latine au Moyen-Âge et après, elle a conduit le prêtre et le peuple à se tourner ensemble vers Dieu, une théologie anthropocentrique [l'homme au centre] s'est traduite par une attitude habituelle du prêtre et du peuple propice au dialogue mutuel. (Textes et commentaires du *Novus ordo Missae*)

Père J. Martín Patino

- La messe face au peuple est très fortement demandée même si elle n'est pas strictement obligatoire (décret de la Congrégation du culte divin), de fait c'est elle qui existe presque partout.

MESSE TRADITIONNELLE

- en pierre (représente Jésus-Christ, pierre angulaire de l'église). La messe doit toujours être célébrée sur une pierre d'autel contenant des reliques de saints martyr, une large dalle si l'autel est fixe, une petite pierre (ou un corporal grec contenant les reliques) si l'autel est portatif (mobile).
- orné de cinq croix (figure les cinq plais de Jésus-Christ)
- un crucifix doit être posé au milieu de l'autel (sur le tabernacle ou derrière à une petite distance), il indique que ce lieu devient un nouveau calvaire où s'immole Jésus-Christ.
- recouvert de trois nappes en lin (par sécurité si du Précieux Sang venait à se répandre, en référence aussi aux linceuls qui enveloppèrent le corps du Sauveur).
- au moins deux cierges sont placés sur l'autel (six à la grand-messe).
- un antependium peut orner le devant de l'autel selon la couleur liturgique du jour.
- retable, statues et fleurs peuvent orner l'autel.
- pour les fidèles, une nappe de communion remplace la nappe d'autel (recueille l'hostie si elle venait à tomber). S'il n'y en a pas, il faut au moins un plateau de communion.
- autels latéraux pour la célébration de nombreuses messes privées et pour le culte des saints, des reliques, auxquels ces autels sont dédiés.

Temple protestant.

CÈNE PROTESTANTE

sein d'un même édifice religieux, une seule table suffit. Là où il y en a deux, c'est par commodité pour la rapidité de la communion ou encore parce que l'une est pour les hommes l'autre pour les femmes.

- l'espace central sous la table est souvent dégagé (entre les pieds) pour éviter une confusion avec l'autel du sacrifice catholique qui abrite des reliques ou des corps de saints.
- une Bible est posée sur la table de communion dans les pays francophones.

Trois messes traditionnelles, un matin au prieuré Saint-Louis.

NOUVELLE MESSE

- plus de consécration par l'évêque nécessaire si l'autel est mobile.
- il n'est plus nécessaire qu'il y ait des reliques de saints martyrs dans l'autel (on peut célébrer sur des autels mobiles sans pierre d'autel ni corporal grec), une simple table peut suffire.
- de forme rectangulaire ou carré, dans des formes sobres.
- de taille modeste, point de vue uniquement fonctionnel
- plus obligatoirement en pierre, il doit être en matériaux « solides, convenables et de bonne facture » (IG 69 §263). Le béton, par exemple, peut suffire.
- une seule nappe d'autel, plus besoin qu'elle soit en lin, ni qu'elle soit bénie.
- la croix et les chandeliers ne sont plus obligatoirement sur l'autel, ils peuvent être placés à côté, à même le sol.
- autel dépouillé, ornementation minimaliste. « Dans les nouvelles églises, on ne peut pas placer des statues de saints au-dessus de l'autel. » (Nouveau rite de la dédicace d'un autel, 1977).

Nouvelle messe.

MESSE TRADITIONNELLE

3. Le tabernacle

- placé au milieu et en arrière de l'autel majeur, lieu le plus noble, c'est le centre vital de l'église car il y est conservé le Saint-Sacrement (présence réelle de Jésus-Hostie), fruit du saint sacrifice de la messe. Seules les cathédrales et collégiales peuvent avoir une chapelle du Saint-Sacrement distincte de l'autel majeur, afin qu'on puisse vénérer le Saint-Sacrement sans que soient gênés les offices des chanoines au chœur. (CIC 1917 can. 1268)
- l'autel où il se trouve doit être orné plus que tous les autres autels.
- un conopée (rideau) de la couleur liturgique du jour doit être placé sur la porte du tabernacle. Jamais de conopée noir (couleur de deuil), le violet en tient lieu.
- inamovible et construit en matériaux solides de toutes parts, en bois, pierre, marbre ou métal (CIC 1917 can. 1269).
- revêtu intérieurement de soie blanche, contient un corporal pour y poser le ciboire qui contient les saintes hosties.

CÈNE PROTESTANTE

- **Plus de tabernacle,** la Cène et la communion sont symboliques quoiqu'à des degrés différents selon les sectes protestantes.
- pas de présence réelle du Corps et du Sang de Jésus à la Cène, donc pas de conservation de l'Eucharistie. Seule une présence symbolique a lieu par la foi-confiance des fidèles.
- la chaire placée au-dessus de la table de communion remplace le tabernacle.

Culte protestant.

NOUVELLE MESSE

- pas d'autels latéraux, ou le moins possible, la concélébration a remplacé les messes privées et il faut réduire le culte des saints ainsi que la dévotion privée.
- « Chaque individu doit exercer la fonction qui est propre à l'ordre ou au ministère qu'il a reçu. Tous les prêtres qui ne sont pas tenus de célébrer individuellement pour le bénéfice pastoral des fidèles doivent donc concélébrer. » (IG 2000 §114)
- « Dans les nouvelles églises, il vaut mieux ne construire qu'un autel unique afin que, dans l'assemblée unique du peuple de Dieu, l'autel unique représente l'unique Sauveur Jésus-Christ et l'unique Eucharistie de l'Eglise. » (Nouveau rite de la dédicace d'un autel, 1977).

3. Le tabernacle

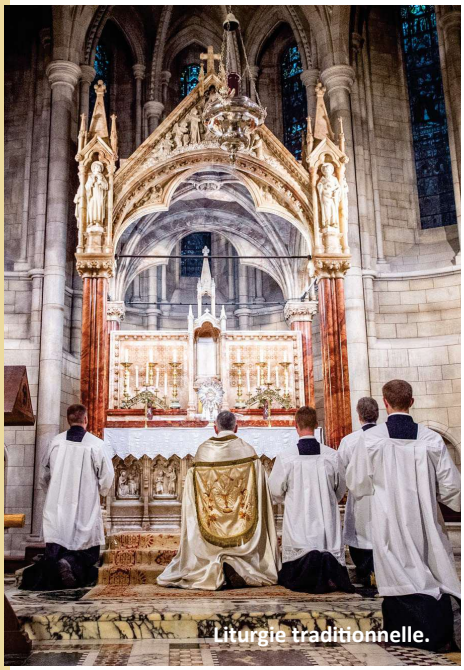
- doit autant que possible se trouver dans une chapelle à part dans l'église ou en « un autre endroit convenable » visible par les fidèles (IG 69 §276), mais pas sur l'autel où la messe est célébrée (IG 2000 § 315). Sa disposition n'est plus en lien direct avec la messe.
- « L'autel est un endroit réservé à l'action et non à la conservation [du Saint-Sacrement] » (Comité des évêques américains sur la liturgie, 1980).
- Pourtant, le pape Pie XII avait condamné cette volonté de séparation contraire à la doctrine sur l'Eucharistie, « Celui qui s'attache de tout son cœur à cette doctrine ne peut penser à formuler des objections contre la présence du tabernacle sur l'autel […] C'est tout d'abord par le sacrifice de l'autel que le Seigneur devient présent dans l'Eucharistie, et il n'est présent dans le tabernacle qu'en tant que mémorial de son Sacrifice et de sa Passion. Séparer le tabernacle de l'autel, c'est

MESSE TRADITIONNELLE

- gardé avec soin, fermé à clef et vide de toute autre chose que le Saint-Sacrement.
- doit être bénit par l'évêque.
- seul un crucifix peut être placé dessus (ni fleurs, ni images, ni reliques).
- une lampe du Saint-Sacrement doit brûler constamment nuit et jour devant le tabernacle pour indiquer la présence réelle (CIC 1917 can. 1271). On peut en allumer plusieurs en nombre impair (sept dans les basiliques romaines).

4. Vases et linges sacrés

- ce sont ceux qui entrent en contact avec les Saintes Espèces. Ils sont sacrés, car mis à part pour le culte divin.
- doivent être en des matériaux les plus nobles par foi en la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.
- les parties intérieures du calice, de la patène et du ciboire doivent être en or ou au moins plaqué or.
- le calice et la patène sont consacrés par l'évêque et oints de saint Chrême, seuls les clercs ont le droit de les toucher. Le concile de Laodicée a décrété en 370 que nul, en dessous du rang de diacre, n'avait la permission de toucher les vases sacrés.
- les linges sacrés sont le purificatoire, la pale et le corporal, ils doivent être en lin ou en chanvre et de couleur blanche en référence au linceul qui servit à ensevelir le Sauveur.
- après avoir été utilisés, ils doivent être purifiés par un clerc majeur avant d'être lavés et repassés par un laïc. (CIC 1917 can. 1306 §2)
- les ciboires, purificatoires, pales et corporaux reçoivent chacun une bénédiction particulière par l'évêque ou par un curé délégué.



Liturgie traditionnelle.

CÈNE PROTESTANTE

4. Accessoires de communion

- sont très simples car il n'y a pas de présence réelle de Notre-Seigneur.
- une ou plusieurs coupes de communion à usage collectif, parfois remplacés par de simples gobelets ou un plat pour mettre le pain.
- un récipient (appelé semaise) pour transporter le vin.
- ces éléments sont le plus souvent en métal (argent, cuivre, étain) et parfois en verre, en bois ou en grès. Les calvinistes rejettent l'usage des métaux précieux. Les luthériens les ornent davantage.

Cène protestante.

NOUVELLE MESSE

séparer des choses qui par leur origine et par leur nature devraient reste unies. » (Allocution au congrès international de liturgie, Assise, 1956).

- Le cardinal Ottaviani, préfet du Saint Office de 1959 à 1968, a lui aussi rejeté cette erreur, « Maintenant il est recommandé de conserver le Saint-Sacrement à part, comme s'il s'agissait d'une relique. En sorte que ce qui attirera immédiatement quiconque entre dans l'église, ce ne sera plus le tabernacle mais une table nue et dépouillée. Ce dispositif consacre l'opposition entre piété privée et piété liturgique, et dresse autel contre autel. » (Cardinaux Ottaviani et Bacci, Bref Examen critique du nouvel Ordo Missae, abrégé en BEC)

4. Vases et linges sacrés

- l'or ou le plaqué or ne sont plus exigés pour les calices, patènes et ciboires. Les conférences épiscopales peuvent décider quel matériau est utilisable.
- préférence vers des matériaux solides, sans que cela soit exigé (IG 69 §290).
- on peut fabriquer des patènes et des ciboires en ébène et en bois durs, « ou tout autre matériau prisé dans la région » (IG 69 §292).
- la forme des vases peut être laissée au jugement de l'artiste et « être conforme à la culture de chaque région » (IG 69 §295). Apparition de styles qui apparentent la messe à un repas (formes de bols, de gobelets, etc).
- en 2000, Rome a voulu rétablir l'idée que les vases d'autel devaient avoir un aspect sacré (IG 2000 §332) et être faits de « métaux nobles » (IG 2000 §328).
- la petite patène creuse destinée à l'hostie du prêtre peut être remplacée par une grande patène

MESSE TRADITIONNELLE

5. Ornements

- l'amict, pièce de lin que le prêtre place d'abord sur la tête et rabat ensuite sur le cou en le fixant devant avec ses cordons. Symbolise le casque du salut pour repousser les attaques du démon. Représente le voile qui recouvrit la face de Jésus-Christ durant sa Passion.
- l'aube, long vêtement en lin qui tombe jusqu'au sol, peut être orné de dentelles. Symbolise l'innocence de l'âme lavée dans le sang de l'Agneau. Représente la robe dont le Sauveur fut couvert par dérision chez Hérode.
- le cordon, tresse terminée par deux glands qui sert à retenir l'aube autour des reins. Symbolise la continence et la chasteté, l'extinction dans le cœur du feu dévorant de la concupiscence pour que le feu de la charité prenne la place des affections qui seraient indignes du Seigneur. Représente les liens dont le Sauveur fut garroté.
- le manipule, petit ornement porté au bras gauche, il est orné de trois croix. Symbolise la récompense céleste de celui qui travaille dans la douleur et les larmes. Représente aussi les cordes dont le Sauveur fut lié.
- l'étole, longue bande d'étoffe qui retombe de chaque côté des épaules jusqu'aux genoux. Ornée de trois croix. Signe de la puissance sacerdotale, symbole d'immortalité. Représente la corde qu'on passa au cou de Notre-Seigneur pour le traîner dans les rues de Jérusalem.
- la chasuble, ornement que le prêtre met par-dessus les autres pour célébrer la messe. Symbole de la charité qui doit recouvrir le prêtre tout entier et se répandre sur ses œuvres. Représente le manteau de pourpre jeté sur les épaules du Sauveur.

CÈNE PROTESTANTE

5. Robe pastorale

- vêtement de couleur noire que portent les pasteurs protestants pendant le culte, un col à rabat blanc lui est associé.
- cette robe, dite « de Genève » est en fait celle de docteur d'université, censée symboliser la compétence du pasteur en théologie et en exégèse.
- le rabat a deux languettes blanches, elles symbolisent l'Ancien et le Nouveau Testament.
- seuls les pasteurs évangéliques célèbrent le culte en en civil, la « haute Eglise » anglicane a quant à elle gardé la soutane et les ornements traditionnels. Tous les autres (luthériens, réformés, anglicans) ont la robe pastorale.
- depuis les années 1970, un certain nombre de pasteurs ont opté pour la robe blanche dite « aube de Taizé », celle-ci va se répandre chez les prêtres catholiques adoptant la nouvelle messe. Le noir serait « triste » alors que le blanc évoquerait la joie de la Résurrection.

Quand la messe sera renversée, je pense que nous aurons renversé la papauté ! Car c'est sur la messe comme sur un rocher que s'appuie la papauté tout entière, avec ses monastères, ses évêchés, ses collèges, ses autels, ses ministres et sa doctrine… Tout s'écroulera quand s'écroulera la messe sacrilège et abominable. (Werke, t. X sec. II)

Martin Luther, fondateur de l'hérésie protestante

NOUVELLE MESSE

pour recevoir les hosties des assistants. (IG 69 §293).

- plus de consécration des calices et des patènes par l'évêque. Les vases d'autels sont sacrés par la simple manifestation d'intention de les utiliser pour la messe. La bénédiction consiste en une courte prière du prêtre au cours de la messe, sans signe de croix sur les vases, ni aspersion d'eau bénite, ni onction du saint chrême.
- puisque les laïcs peuvent recevoir la communion dans la main, il ne leur est pas interdit de toucher le calice et la patène.

5. Ornements

- seuls l'aube et l'étole restent exigées, la chasuble ne l'est plus que relativement.
- l'amict et le cordon sont devenus facultatifs (IG 69 §298).
- le manipule est supprimé.
- les prêtres qui concélèbrent sont dispensés du port de la chasuble, ils peuvent ne porter que l'aube et l'étole (IG 69 §161).
- un vêtement ample (dit « aube de Taizé ») peut suffire et être considérée comme une « aube-chasuble » (IG 69 §305).
- le choix des tissus requis pour les ornements est laissé au bon vouloir des conférences épiscopales, les fibres artificielles sont admises.
- Les ornements ne doivent plus être « richement décorés » (IG 69 §306).
- il ne faut plus mettre en valeur la nature élevée du sacerdoce et le rôle unique du prêtre-sacrificateur dans la messe.
- pas de prières prescrites pour revêtir les ornements, le prêtre est là pour présider, instruire et animer l'assemblée. Il est simplement « un homme un peu plus homme que les autres ».

Célébration œcuménique d'une nouvelle messe en présence d'une femme pasteur protestant.

MESSE TRADITIONNELLE

- des prières sont prescrites pour chacun des ornements que le prêtre revêt avant la messe, afin qu'il demande les vertus du Christ nécessaires à sa fonction.
- les ornements doivent être bénis par l'évêque ou par un prêtre délégué.
- en tissus naturels ou de qualité par souci de dignité.
- doivent être aux couleurs liturgiques selon les temps et les fêtes : blanc (pureté, joie, gloire), rouge (feu, sang des martyrs), vert (espérance, vie éternelle) violet (mortification et tristesse), noir (deuil). Le doré peut remplacer le blanc, le rouge et le vert.
- de forme gothique (style antique) ou romaine (style tridentin), des variantes de formes plus rares existent.

Nous sommes dans une crise extraordinaire. Nous ne pouvons suivre ces réformes. Où sont les bons fruits de ces réformes ? Je me le demande vraiment ! La réforme liturgique, la réforme des séminaires, la réforme des congrégations religieuses. Tous ces chapitres généraux ! Où ont-ils mis ces pauvres congrégations maintenant ? Tout s'en va… ! Il n'y a plus de novices, il n'y a plus de vocations… ! (conférence à Florence, 15 février 1975)

Mgr Marcel Lefebvre

NOUVELLE MESSE

- la couleur liturgique noire est supprimée (par œcuménisme, la prière pour les défunts est rejetée par les protestants, et par esprit du monde qui fuit la pensée de la mort).
- les couleurs peuvent être déterminées par les conférences épiscopales en adoptant de nouvelles normes. Apparition d'ornements multicolores de style arc en ciel.
- les formes des ornements sont laissées au bon vouloir des conférences épiscopales.

L'Eglise a été guidée par l'amour des âmes et le désir de tout faire pour faciliter à nos frères séparés le chemin de l'union, en écartant toute pierre qui pourrait constituer ne serait-ce que l'ombre d'un risque d'achoppement ou de déplaisir. (Doc. catholique n°1445, 1965)

Mgr Annibal Bugnini, commission pour la nouvelle messe

Dans cette messe rénovée, il n'y a rien qui puisse vraiment gêner les protestants […] Des communautés non-catholiques pourront célébrer la sainte cène avec les mêmes prières que l'Eglise catholique. Théologiquement, c'est possible. (*La Croix*, 30 mai 1969).

Pasteur Max Thurian

Sources

Livres liturgiques

Missale Romanum, (messe traditionnelle), 1962.
Paul VI, Missale Romanum, 1970 et 2002.

Documents officiels

Codex Iuris Canonici (1917), abrégé en « CIC 1917 ».
Pie XII, Allocution au congrès international de liturgie, 22 septembre 1956.
Concile Vatican II, Constitution sur la liturgie *Sacrosanctum Concilium*, 4 décembre 1963.
Sacrée Congrégation des Rites, Instruction *Inter Oecumenici*, 26 septembre 1964.
Institutio Generalis Missalis Romani, 6 avril 1969, abrégé en « IG 69 ».
Consilium sur la liturgie, Lettre *L'heureux développement*, du cardinal G. Lercaro, 25 janv 1966.
Message au symposium des artistes, du cardinal G. Lercaro, Cologne, 28 février 1968.
Bénédiction d'un autel, *Les Rites*, 1977.

Autres sources

Cardinaux Ottaviani (Alfredo) et Bacci (Antonio), *Bref examen critique de la nouvelle messe*, éd. Iris (2009).
Abbé Bonneterre (Didier), *Le mouvement liturgique*, éd. Fideliter, 1980.
Mgr Annibale Bugnini, *La réforme liturgique (1948-1975)*, éd. Desclée de Brouwer, 2015.
Abbé Cekada (Anthony), *La messe de Paul VI en question*, éd. Via Romana, 2021.
Abbé Gaudron (Matthias) *Catéchisme catholique de la crise dans l'Eglise*, éd. du Sel, 2014.
La liturgie, éd. Clovis, 2004.

Articles consultés

Valeurs immatérielles en développement et structure de l'espace – la réforme liturgique du concile Vatican II et les églises catholiques, Tullio Poli.
Le mobilier liturgique après Vatican II (1963-1965) dans les églises à Bruxelles construites avant la réforme, Jessica Posset.
Les temples protestants français, XVIe-XVIIe siècles, Yves Krumenacker, Chrétiens et sociétés, n° spécial 1, 2011.
Les temples protestants réformés aux XIXe et XXe siècles, Bernard Reymond, Chrétiens et sociétés, n° spécial 1, 2011.
La table de communion des réformés : emplacement, forme, signification théologique, Bernard Reymond, Études théologiques et religieuses, 2007/4.

CHEMIN DE CROIX SUR LA SAINTE MESSE

PAR MONSIEUR L'ABBÉ BENOÎT DE CLAUSONNE

"Ecce lignum crucis, in quo salus mundi pependit : venite, adoremus."

"Voici le bois de la croix sur lequel le salut du monde a été attaché : venez, adorons-le." Obéissons à cette invitation. Par ce chemin de la Croix, **venons adorer** notre Sauveur Jésus-Christ, dans l'exercice de son **Très Saint Sacrifice**, où se manifeste le plus bel acte de Charité jamais éclot depuis la terre vers le Ciel.

La Passion de Jésus-Christ a le pouvoir extraordinaire de **convertir** notre âme à Dieu, d'inspirer de l'horreur pour le péché, d'**effacer** les péchés qu'on a commis, de se **préserver** de ceux qu'on sera tenté de commettre, d'**enrichir** notre âmes de grâces et de mérites, d'**attirer** toutes sortes de bénédictions du Ciel, de se **sanctifier** pour mener une vie véritablement chrétienne, et de se **sauver**.

Jésus-Christ a voulu que **les bienfaits de sa Passion** nous soient **appliqués** d'une manière permanente. Pour cela il a voulu que nous ayons sous les yeux, tous les jours, un exemplaire de sa Passion, le souvenir et le renouvellement de notre **Rédemption**, afin de nous en appliquer les mérites infinis et la vertu salutaire pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours.

Le Sacrifice du précieux sang versé au Calvaire est représenté et reproduit parfaitement à la **Sainte Messe**. Certes, d'une manière sacramentelle et non sanglante, mais la Sainte Messe est le **Sacrifice véritable et visible**, qui nous rend présents au sacrifice de la Croix offert par Notre Seigneur au Calvaire.

À chaque station

V. ***Adorámus Te, Christe, et benedícimus Tibi.***

R. Quia per sanctam Crucem Tuam redemísti mundum.

Méditation de la station

Notre Père - Je vous Salue Marie - Gloire soit au Père

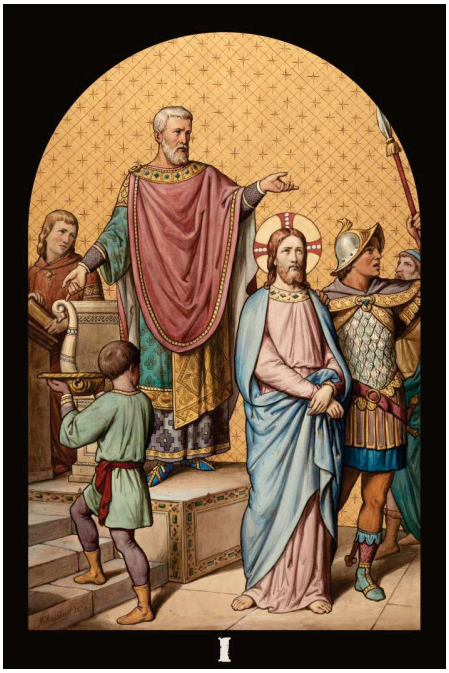
V. ***Miserére nostri, Dómine.***

R. Miserére nostri.

V. ***fidélium ánimæ per misericórdiam Dei requiéscant in pace.***

R. Amen.

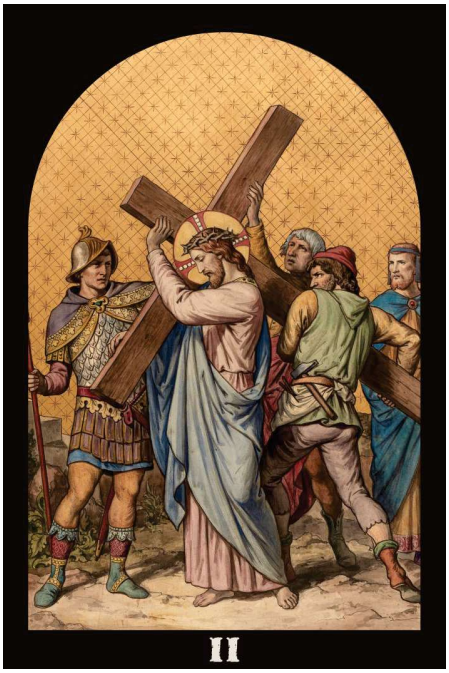
1ère STATION : Jésus est condamné à mort



"Il est digne de mort," Jésus est condamné à mort parce qu'il s'est dit le Christ, Fils de Dieu, le Consacré pour le **Sacrifice**. La foule en délire criait "*Fais périr Jésus et relâche-nous Barrabas"*. En vain Pilate protestait : *"Qu'a-t-il donc fait de mal ? Je n'ai rien trouvé en lui qui mérite la mort",* eux insistaient à grands cris, demandant qu'il soit crucifié. *"Enfin, Pilate leur amène et le leur livre comme* ***l'homme qui doit vraiment mourir pour tous.****"* Jésus qui prend la place de Barrabas, les accusations, les blasphèmes et les malédictions, tout cela ratifie officiellement l'Acte Divin qui **a Substitué** Jésus-Christ à ses frères, les pécheurs.

À la prière du Canon de la Messe, au *"**Hanc Igitur**"*, le prêtre étend ses mains sur le calice et l'hostie, les pouces en forme de croix et dit : ***"Voici l'offrande que nous vous présentons, nous vos serviteurs"***. Cette **imposition des mains** signifie que nos fautes, nos péchés, notre dette, notre peine, sont transmises à la Victime qui doit subir la mort à notre place. **Sur l'autel, Jésus-Christ s'immole pour nous et à notre place**.

En apparence, c'était Pilate qui livrait Jésus à la Croix. En réalité, **Jésus se livrait lui-même**, à chaque nouveau blasphème, à chaque cri homicide, **il renouvelait son offrande**, ressentant plus vivement le mal de notre péché. C'est avec une **religion** profonde, avec un immense désir de **satisfaction** pour le Père et **pour notre Salut** qu'il reçoit la sentence de mort. Jésus est condamné parce **qu'Il est Prêtre et Victime**. Jésus est venu en ce monde seulement pour cela. *"Le disciple sera-t-il mieux traité que le Maître" ?* À nous de **nous unir à son Sacrifice**, de nous offrir en lui et avec lui, et de puiser à la Sainte Messe l'esprit Chrétien qui est un esprit de Sacrifice. Afin *"qu'arrachés à la damnation éternelle, nous soyons comptés au nombre des élus."*



2ème STATION : Jésus est chargé de sa Croix

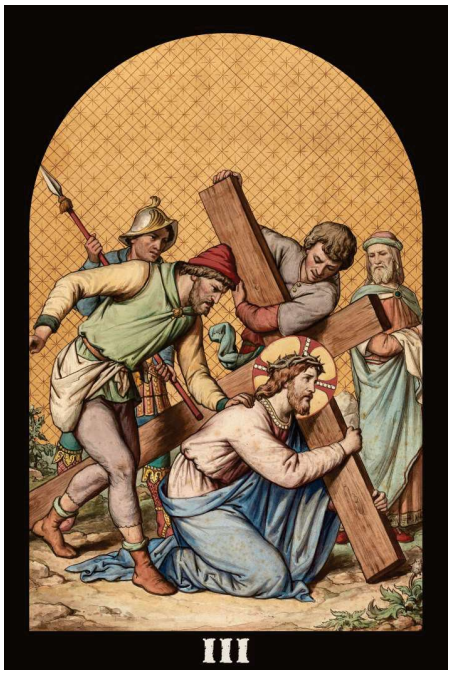
Jésus est venu en ce monde seulement pour être **Prêtre**, il n'a vécu jusque-là que pour l'**Autel**, et **cet autel c'est la Croix**.

Sur la ***CHASUBLE*** que revêt le prêtre pour la Sainte Messe, il porte l'instrument de la Passion du Sauveur, la Sainte Croix. Parce que le prêtre est établi **médiateur** entre Dieu et le pécheur, il porte la Croix devant lui, afin de **pleurer ses propres péchés** et de **suivre les traces de Jésus Christ**. Derrière lui, afin que, par une tendre compassion, il **pleure aussi les péchés des autres**, et pour apprendre à **souffrir** avec douceur pour Dieu, tout ce que les hommes peuvent lui faire de mal. **Chaque *AUTEL* est un Calvaire** sur lequel flotte l'**étendard de la Croix**. Le regard tourné vers la Croix d'Autel, c'est par le **signe de la Croix** que le prêtre commence la Sainte Messe, en souvenir du **Crucifié**, de notre rançon, du prix de notre âme, et parce que la Sainte Messe est l'image vivante et le renouvellement essentiel de la **Passion**.

Jésus s'avance vers l'autel de son supplice, d'un pas chancelant, le corps meurtrit, silencieux et doux, mais *"Il n'ouvrit pas la bouche pour se plaindre"*. Après être monté à l'Autel du Sacrifice, le **prêtre baise l'Autel**, par respect et par amour du Christ au lieu de son immolation. Par ce geste, le prêtre et avec lui les fidèles affirment publiquement leur propre **acceptation de la Croix**. Puissions-nous, durant la sainte Messe, nous avancer vers l'Autel, et laisser là, dans le Cœur du Souverain-Prêtre, nos aigreurs, nos plaintes et nos meurtrissures. **Disciples du Crucifié**, préférons la folie et la faiblesse de la Croix à la sagesse et à la puissance du monde. Là est la suprême sagesse, connaître Jésus, et Jésus crucifié.

La Croix est la source de toutes les grâces, elle enflamme notre charité et fortifie notre espérance. Effroi du démon, elle est notre arme et notre bouclier contre notre adversaire. La Croix est le trophée glorieux de la victoire de Jésus-Christ sur le péché, la mort et l'enfer. Combattons sous la bannière de la Croix, nous vaincrons tous nos ennemis, **nous trouverons notre gloire, notre salut et notre vie.**

3ème STATION : Jésus tombe sous le poids de sa Croix

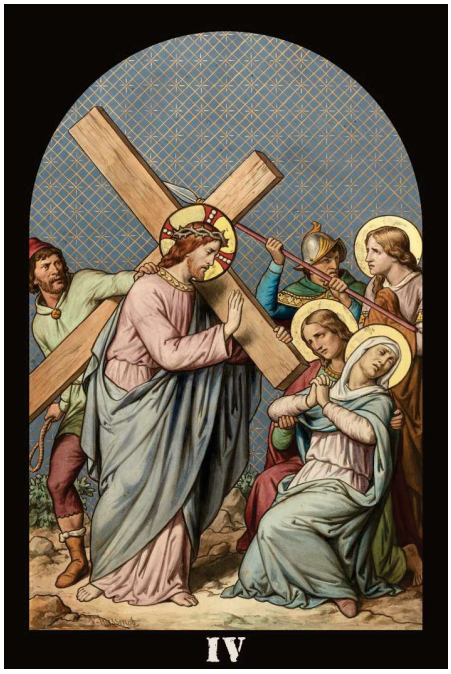


La Croix était lourde. Plus lourd encore le poids des péchés du monde. Jésus tombe sous le poids de nos douleurs qu'il a prises sur Lui.

Certes, Jésus aurait pu prévenir cette chute : il n'avait qu'à le vouloir et sa divine puissance aurait secouru sa faiblesse humaine. Eh bien non, il veut se laisser tomber pour être plus outragé, plus maltraité, surtout **pour adorer plus profondément**, **expier plus douloureusement** dans cet état de **prostration victimale**.

Jésus connaît notre nature et sait que nous sommes poussière. Tombé à terre, Il veut que nous fassions **l'humble aveu de notre indigence**. Nous ne vivons que peu de temps, et nous sommes plein de misères, tous nos jours sont emplis de douleurs, de péchés, de tentations, de dangers, de défauts, de vices, de souffrances, de soucis, de contrariétés et de tristesses qui oppressent nos cœurs. À terre, nous expérimentons combien **nous ne pouvons trouver notre délivrance et notre consolation qu'en Dieu seul**.

Jésus, comme un père a pitié de ses enfants, a pitié de ceux qui le craignent. **Se relevant de terre**, Il veut que nous ayons la ferme **confiance** dans la pitié de Dieu pour nous, de sa bonté envers nous, et l'ardent **désir de son secours**, car ce sont là les clefs qui ouvrent les trésors de la **miséricorde** divine. ***KYRIE ELEISON. Seigneur Ayez pitié de nous !*** À la Sainte Messe **sachons nous humilier pour être relevés par Notre Seigneur**. Au Kyrie Eleison, soyons ces mendiants convaincus de notre misère, qui **demandons pardon** au Dieu trois fois saint, compatissant et plein de tendresse, patient et rempli de miséricorde. Dieu en retour aura pitié de nous et nous assurera de la plénitude de sa compassion divine.



4ème STATION : Jésus rencontre sa très Sainte Mère

C'est l'heure où s'ouvre la dernière phase de la **coopération sacerdotale de Marie**. Elle avait apporté son bien-aimé Jésus au Temple, c'était **l'Offertoire** du Calvaire, elle l'accompagne maintenant à l'autel, c'est le **Sacrifice**.

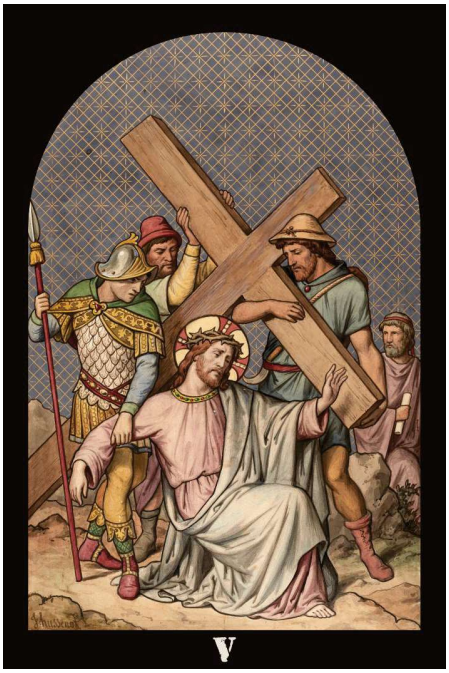
À la Sainte Messe, nous offrons à Dieu le Père **une hostie sans tache**, ***IMMACULATA HOSTIA***, nous dit la prière d'oblation de l'Offertoire. *Oblatio munda*, l'oblation pure. **Le corps de Jésus-Christ, l'Agneau saint et immaculé, est cette hostie sans tache**, sans souillure, qui nous obtient le pardon de nos péchés. Cette hostie sans tache nous a été donnée par la Mère de Dieu, le Fils de Dieu s'est Incarné dans **le sein Immaculée de la Vierge Marie**.

L'**Incarnation** se renouvelle en quelque sorte à la Sainte Messe. Le Fils de Dieu a pris un corps dans le sein de la vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit, qui est la charité, la sainteté et la bonté mêmes. À la **Consécration**, ce même Esprit Saint change par sa toute-puissance, comme maître et dispensateur de la vie, les éléments inertes du pain et du vin, au corps et au sang de Jésus-Christ, qui nous apportent toutes les grâces de sanctification et de salut pour nos âmes.

Marie est **inséparable du sacrifice de Jésus-Christ**. Marie se tenait debout au pied de la croix de Jésus, et pendant qu'elle mêlait ses larmes au sang du Crucifié, un glaive de douleur transperçait son âme. Elle offrait alors son Fils pour le salut et la rédemption du monde.

La victime de la Croix et de l'Autel nous a été fournie par la sainte Vierge. La chair et le sang sacré présents sur l'autel nous viennent du cœur et par les mains de Marie, d'elle nous devons apprendre à offrir l'Agneau de Dieu, et nous avec lui.

5ème STATION : Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa Croix



Jésus leur paraît si faible, si épuisé, que les soldats craignant de le voir mourir avant d'arriver au lieu du supplice, usent du droit que leur donnait la loi Romaine, à savoir d'arrêter un passant et de le réquisitionner pour se charger du bois de la crucifixion. Jésus aurait pu se montrer plus fort, Lui, le Tout-Puissant. Il ne l'a pas voulu pour nous rappeler qu'**il n'est que notre substitué**, et que c'est à nous à porter la Croix en sa compagnie : *"Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa Croix et qu'il me suive"*. *"La Croix est partout, et partout elle nous attend"*.

ORATE FRATRES, *"Priez mes frères, afin que **mon sacrifice, qui est aussi le vôtre**, soit agréable à Dieu le Père tout puissant"*. **La Sainte Messe est le sacrifice de toute l'Église**, et n'appartient pas seulement au prêtre, mais à toute la grande et sainte famille des fidèles, devenus enfants de Dieu et de l'Église par le baptême, qui y prennent part de diverses manières et à des degrés différents.

Le peuple répond : "*Puisse le Seigneur **recevoir de vos mains** le sacrifice pour la **louange** et à la **gloire** de son nom, et aussi pour notre **profit** et celui de toute sa Sainte Église*." Le prêtre, ministre et organe de Jésus Christ, accomplit seul le sacrifice, au nom de tous. **Ses mains à lui seul sont consacrées** par l'onction sainte, pour l'immolation du sacrifice, pour la gloire et l'adoration de Dieu, ainsi que l'utilité de toute l'Église, pour laquelle il est une source inépuisable de bienfaits.

Mais **une sainte communauté de cœur et d'âme dans l'oblation du sacrifice** unit le prêtre et les fidèles : avec le pain et le vin ils s'offrent eux-mêmes. Tous les chrétiens sont frères et ont le droit de dire : *"Notre Père, qui êtes aux cieux !"* **Les fidèles coopèrent à l'oblation du sacrifice**. Ils peuvent s'immoler dans leur chair et dans leur cœur pour sauver les âmes, et **achever en Cyrénéens la Passion du Christ**.

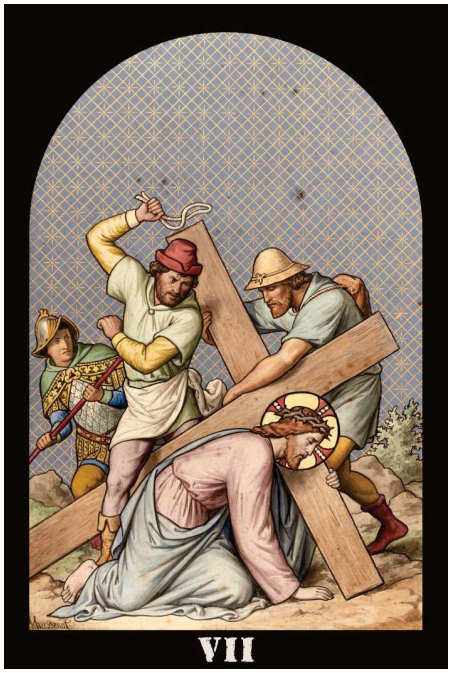
6ème STATION : Une femme essuie la face de Jésus

Les larmes, le sang, la poussière, les traces de la flagellation et du couronnement d'épines, défigurent le divin Jésus. Notre victime expiatoire est devenu **le stigmate flétrissant du péché**. *"Il est sans beauté et sans éclat."* Pourtant que l'âme de cette victime est belle pour Dieu, pour les anges, pour Marie ! L'amour, la sagesse, la puissance de Dieu éclatent avec une splendeur incomparablement plus grande dans la Rédemption que dans la Création même. *"Dieu, qui avez **CRÉÉ d'une manière admirable** la dignité de la nature humaine, et qui l'avez **RÉFORMÉE d'une façon plus merveilleuse encore**."* Il n'y a rien de plus beau que le rayonnement d'une âme sacrifiée. Bien peu comprennent **cette beauté du sacrifice**, dont le voile de Sainte Véronique nous dévoile la sainte face.

*"Ô Dieu faites que nous soyons rendus **PARTICIPANTS DE LA DIVINITÉ de celui qui a daigné partager notre humanité**, Jésus-Christ."* La nature humaine, pauvre et fragile, est **élevée à un état surnaturel** par les dons et les grâces qui lui sont communiqués, elle est ornée d'une richesse inappréciable et d'une **indicible beauté**. Que Dieu **consomme l'œuvre** si merveilleusement commencée en nous dans la création naturelle, par **le don de sa vie divine**, qui nous **béatifie**, ici-bas par la **grâce**, et dans l'éternité par la **gloire**.

Notre sanctification doit tendre à marquer notre âme de l'empreinte de Jésus : "***Reproduire l'image du Christ***". Et cette ressemblance divine ne s'imprime jamais plus profonde que dans le contact avec Jésus-Hostie. À la Sainte Messe, le **caractère** indélébile sur notre âme reçu au jour de notre baptême, résonne d'une manière toute particulière. Il **nous conforme au Sacrifice** de la Divine Victime, afin que nous appliquions notre vie sur le modèle du visage souillé de sang et de larmes du Sauveur.

7ème STATION : Jésus tombe une seconde fois



Jésus, écrasé sous le poids du péché, s'affaisse de nouveau, comme dans une **prostration volontaire** devant Dieu. Pensons à nos péchés de **rechute** si nombreux et si graves, après tant de grâces reçues, et si difficiles à réparer ! La lourde croix frappe les épaules et la tête meurtrie de notre Sauveur, ce choc est celui des douloureux sacrilèges des ennemis de la Croix. Du péché de ceux qui **abusent du sacrement de l'Ordre**, de ceux qui font des **communions sacrilèges**, ou plus effroyable encore, du crime de ceux qui ont **défiguré la sainte Messe**, et lui ont substitué des sortes de représentations humaines et profanes qui retournent contre le Christ, pour l'écraser et le torturer, le don sublime de son amour.

*"**AUFER A NOBIS, Enlevez nos iniquités**, Seigneur, afin que nous puissions entrer l'âme pure dans le Saint des saints."* Mais **comment notre faute sera-t-elle expiée ?** l'honneur dû à Dieu, restitué ? l'injustice faite à l'amour divin, réparée ? Jésus-Christ, en vidant jusqu'à la lie le calice de la douleur, par amour et par obéissance, a présenté à Dieu un don bien plus méritoire qu'il n'était nécessaire pour contre-balancer toutes les offenses de l'humanité toute entière. **Le Saint Sacrifice honore Dieu plus que le péché ne l'a offensé**, et lui plait davantage que le péché lui a déplu. Dieu trouve dans l'holocauste du Christ souffrant volontairement, une complaisance infiniment plus grande qu'il n'éprouve de colère et de déplaisir par les péchés de tous les hommes.

Que la grandeur et le nombre de nos péchés ne nous enlèvent pas notre confiance et ne nous réduisent pas au désespoir. Aussi graves que nos péchés puissent être, **le sang de Jésus-Christ** affermit en nous **l'espoir de la miséricorde et du pardon**. Relevons-nous courageusement, car Jésus-Christ *"est une **victime de propitiation** pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier."* **Nous avons droit d'en attendre avec confiance tout ce qui est utile à notre salut**. Associons-nous, même, à cette **satisfaction** qui nous réconcilie avec Dieu, apaise sa colère et nous obtient le pardon de nos fautes, soyons **des Réparateurs Eucharistiques**.

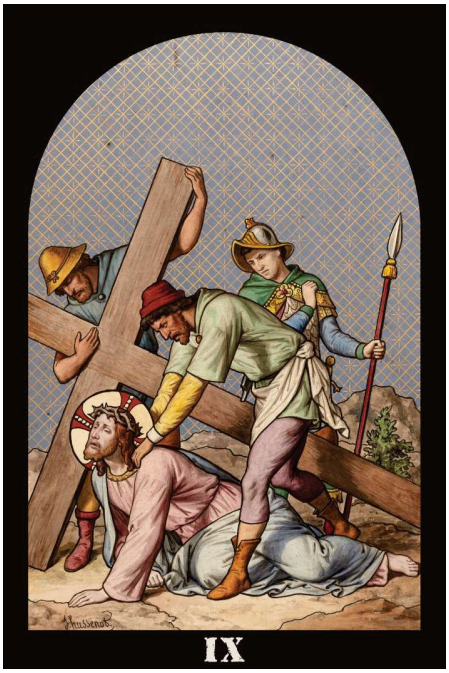
8ème STATION : Jésus console les filles d'Israël

Jésus-Christ, environné d'une foule confuse, abreuvé d'ignominies, conserve sa **divine autorité**. Il se tourne vers les femmes qui le suivent et il leur enseigne comment elles doivent pleurer, pour rendre leurs larmes utiles et méritoires. *"**Ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants**."* Il est juste que nous pleurions la Passion avec des larmes amères, mais Jésus n'agrée pas une compassion tout humaine, qui s'arrêterait aux souffrances, sans remonter à leur cause. Or **la cause des souffrances du Sauveur, ce sont les péchés**. Il veut donc leur dire : Pleurez moins sur moi et sur les tourments que j'endure, que sur vous-mêmes, sur vos péchés et sur les péchés de vos enfants, car vos péchés sont la véritable cause de ma Passion.

SUSCIPE SANCTE PATER. À la Sainte Messe, le prêtre immole l'hostie sans tache pour obtenir de Dieu **le pardon de ses fautes et de la peine qui leur est due**, *"que moi, votre indigne serviteur, je vous offre, **pour mes péchés, mes offenses et mes négligences, qui sont sans nombre***. Le prêtre offre le sacrifice d'abord pour lui-même, puis pour tous ceux qui entendent la Messe avec piété et offrent avec lui la divine hostie, enfin pour tous les fidèles unis par la communion des Saints, pour tous ceux qui ont besoin de secours, pour ceux qui luttent sur la terre et ceux qui souffrent dans le purgatoire. **Afin que ce Sacrifice profite au salut de tous pour la vie éternelle**. Les femmes de Jérusalem, et nous à leur suite, seront bien consolés d'apprendre combien le Sacrifice de Notre Seigneur nous est profitable.

Le Saint Sacrifice du Sauveur élève nos âmes à **l'héroïsme de l'amour de Dieu**, il nous enthousiasme pour une vie de sacrifice, et nous procure l'énergie pour y parvenir, là est notre perfection, notre sainteté. De l'Autel où, tous les jours, Jésus-Christ se donne pour nous, oblation et victime, nous viennent **l'ardeur de la Croix**, l'inspiration et la force pour un dévouement de tous les instants, une plante qui ne pousse pas dans le sol de la nature, mais dans celui de la grâce, arrosée de la rosée du Ciel.

9ème STATION : Jésus tombe pour la troisième fois

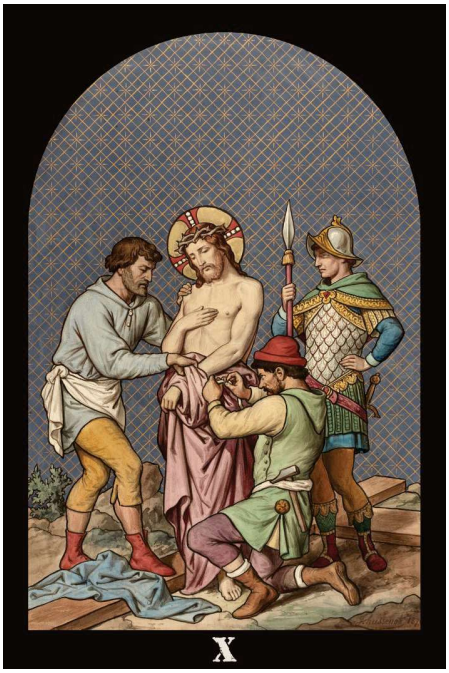


Arrivé au sommet du Calvaire, au moment où il va être élevé sur la Croix, Jésus tombe encore. Cette chute nous fait penser que, même au pied de l'Autel après tant de communions divinisantes, qui que nous soyons, prêtre ou fidèle, **nous restons pécheurs**, faibles en vertu, et capables de tomber dans le péché mortel. Avant de communier, nous contemplons la grandeur et la sainteté de Celui que nous allons recevoir, et nous sommes **saisis et pénétrés de honte à la vue de notre indignité**. Nous dirions volontiers avec Saint Pierre : "***Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur***".

Pour nous relever, nous devons nous adresser à **l'Agneau éternel et divin qui a pris sur lui les péchés du monde et nous en a déchargés**. ***Agneau de Dieu****, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, donnez-nous la paix.* ***ECCE AGNUS DEI !*** *— "Voici l'Agneau de Dieu !" — Ecce* ***QUI TOLLIT PECCATA MUNDI*** *!*

Jésus-Christ est devenu sur la Croix et sur l'Autel **l'Agneau immolé** par lequel découlent sur nous toute grâce, toute bénédiction, toute paix, Il est **le bon Pasteur** qui donne sa vie pour nous et nous nourrit de sa chair et du sang pour la vie éternelle. Il est allé chercher la brebis perdue et la met sur ses épaules laissant les 99 autres. Il est venu sauver ce qui était perdu. *« Agnus Dei, qui tollit peccata mundi,* ***MISERERE NOBIS*** *».*

En présence de la bonté, de la condescendance du Sauveur, qui cache sa gloire pour nous attirer à lui, nous retrouvons courage et sommes rassurés. ***"Venez à moi, vous tous qui souffrez et êtes surchargés, et je vous soulagerai"***. Nous pouvons dire avec confiance : *"Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie."*



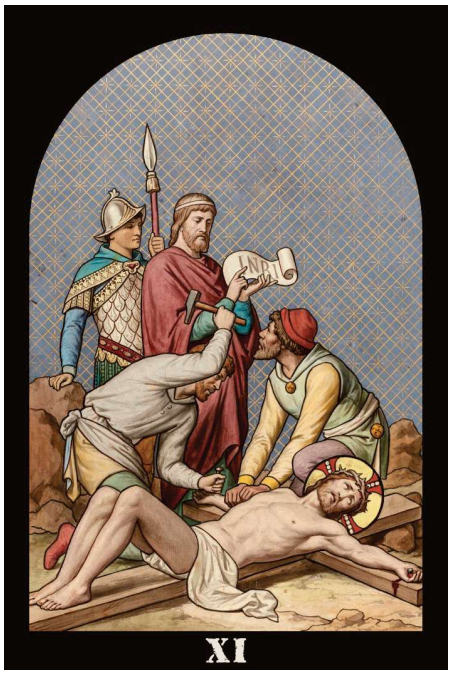
10ème STATION : Jésus est dépouillé de ses vêtements

Quand les bourreaux arrachent à Jésus ses vêtements, collés à son corps par le sang et la sueur, tous les tourments de la flagellation se renouvellent, sa chair sacrée est de nouveau déchirée. Jésus dépouillé de ses habits, **l'Agneau de toute pureté** exposé à la risée et aux injures de la populace impudente, voilà **le Christ qui expie les péchés de la chair**.

Le seul arôme préservant le monde de la corruption, c'est le parfum de l'***HOSTIE SAINTE, PURE, IMMACULÉE***. Ce parfum suave se dégageant de l'Autel monte vers le Ciel comme un encens suave et se répand partout comme une atmosphère sereine et vivifiante. On comprend alors qu'il faut des **mains pures et consacrées** pour toucher et distribuer le corps virginal de Jésus-Christ, un sacerdoce virginal pour consacrer l'hostie Immaculée. Le prêtre à l'autel est vêtu d'une ***AUBE*** **blanche** et ceint d'une ***CEINTURE***, car il doit servir le Seigneur avec un **cœur chaste** et innocent. Rien n'est comparable à la dignité et à l'éclat d'une âme brillante de **pureté**. Elle est un objet d'amour pour le ciel et la terre. Dieu et ses anges arrêtent avec complaisance leurs regards sur elle. Elle resplendit de la beauté des enfants de Dieu, elle est limpide comme la clarté des étoiles, elle abonde en saintes pensées, en pieux sentiments. La pureté n'est pas seulement **la perle la plus précieuse** dans la couronne des vertus de l'âme, elle est même la parure du corps, elle pénètre, ennoblit, transfigure l'âme et le corps par des parfums surnaturels et célestes.

Mais la fleur délicate et céleste de la pureté ne se conserve qu'**au milieu des épines du renoncement et de la mortification**. Pour marcher dans les chemins fangeux de ce monde sans en contracter les souillures, **il nous faut ceindre nos reins**. En d'autres termes, vivre dans une sainte austérité, dans la sobriété, dans une humble vigilance, dans une piété et un recueillement constants. Il nous faut puiser tous les jours à l'Autel les forces nécessaires, car **l'oblation du Saint Sacrifice donne le courage pour mourir au monde**. Le sacrifice saint et sanctificateur nous donne l'aliment des Vierges.

11ème STATION : Jésus est cloué à la Croix



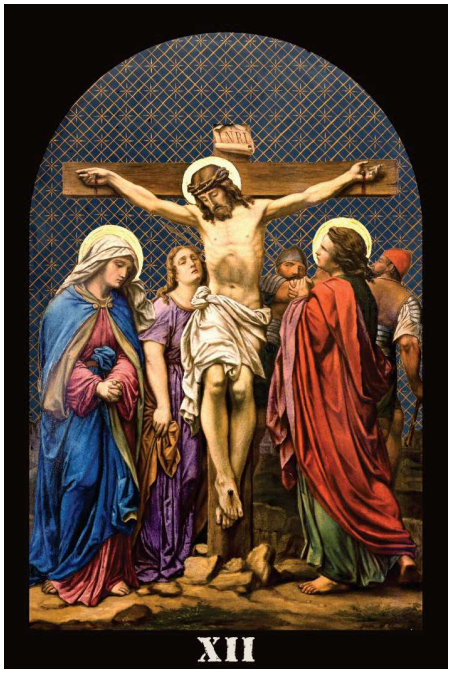
Jésus offre ses pieds et ses mains, non aux bourreaux, mais à Dieu son Père — non par la force, mais par amour. Chaque brisement de ses muscles sous les coups de marteau, chaque frémissement secouant tout l'organisme, chaque goutte de sang qui coule, sont comme **un acte infini d'adoration et d'amour**.

Ces mains d'où se répandirent tant de grâces et de bénédictions, ces pieds qui se fatiguèrent à la poursuite de la brebis égarée, ce cœur brûlant d'amour pour Dieu et les hommes, un fer cruel les a brisés et transpercés ! Ces plaies sanglantes, ouvertes, profondes, sur le corps immolé de Jésus, sont, pour l'humanité rachetée, une source immense d'expiation, de miséricorde et de grâce.

À la Messe, ***LA FRACTION DE L'HOSTIE*** représente **l'agneau violemment broyé à cause de nos crimes**, elle rappelle ses blessures, les clous, et le déchirement produit par la séparation de l'âme et du corps.

L'hostie est rompue sur le calice, car **le sang qui y est contenu a coulé des plaies et du corps déchiré du Sauveur**, il lui appartient donc et forme avec lui un seul sacrifice, une seule victime, dont nous mangeons la chair par la communion.

La fraction de l'hostie prépare notre **communion**, elle en est l'introduction. **Rompre le pain** signifie le disposer, le diviser et le distribuer pour qu'il soit mangé. La fraction donne au pain eucharistique le caractère d'une nourriture provenant du sacrifice, **elle nous présente comme un aliment, le corps rompu et immolé de Jésus-Christ**. *"Le pain que je vous donnerai est ma chair pour la vie du monde"*.



12ème STATION : Jésus meurt sur la Croix

Voici le grand moment qui consomme l'œuvre de justice et d'amour, qui **commande et explique toute l'histoire humaine dans le temps et l'éternité**. Le voile du temple se déchire, fait symbolique qui marque la fin de l'Antique Alliance, ses hosties figuratives sont désormais inutiles puisque **la véritable hostie est sur la Croix**.

À la consécration séparée de l'hostie et du calice, le corps et le sang de Jésus-Christ sont présents et immolés sous les deux espèces du pain et du vin. Cette ***DOUBLE CONSÉCRATION*** est une **immolation mystique** de l'Agneau mis à mort de manière sanglante sur la Croix du Calvaire. Certes le Sauveur ressuscité est désormais impassible et immortel, mais son cœur est enflammé de la même **charité** et poussé par la même obéissance envers son Père qu'il l'était sur la croix.

Jésus-Christ a voulu que les bienfaits de sa Passion nous soient **appliqués d'une manière permanente**. Pour cela il a voulu que nous ayons sous les yeux, tous les jours, **un exemplaire de sa Passion**, **le souvenir et le renouvellement de notre Rédemption**, afin de nous en appliquer les mérites infinis et la vertu salutaire pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours. C'est la Sainte Messe.

Immédiatement après avoir prononcé les paroles de la consécration, **le prêtre élève respectueusement, d'abord l'hostie, puis le calice**, pour offrir le divin Agneau immolé aux **adorations** des assistants. Cette ***ÉLÉVATION*** du corps et du sang de Jésus-Christ est vraiment l'annonce de la mort du Seigneur, **elle place sous nos yeux l'élévation du Sauveur sur la croix**. Comme jadis sur le Calvaire, il est ici le grand médiateur, la victime véritable et **le prêtre éternel** entre le ciel et la terre, afin de réconcilier Dieu et les hommes, en portant son **Père** céleste à la **miséricorde**, et en réveillant dans les **hommes coupables** le **repentir** et la charité.

"Quand j'aurai été élevé de terre**, disait-il, **j'attirerai tout à moi".

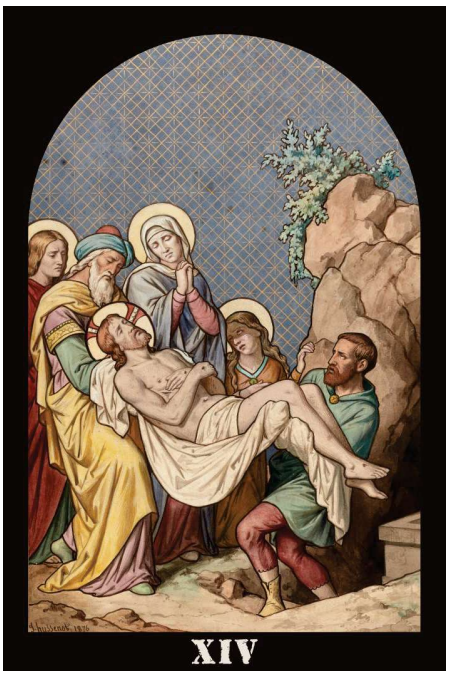
13ème STATION : Jésus est descendu de la Croix et remis à sa Mère

Les disciples remettent entre les bras de Marie, **Pieta douloureuse**, le Corps sacré de son Fils Jésus-Christ, l'hostie parfaite. Marie **communiant** aux intentions du Sacré-Cœur, s'offre au Père éternel au titre de Corédemptrice puis nous dispense les fruits du sacrifice au titre de Médiatrice de toutes grâces.

Au moment de communier, le prêtre nous dit : ***"CORPUS CHRISTI**, Que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ **garde votre âme pour la vie éternelle !"*** La force divine de l'Eucharistie protège l'âme contre tous les dangers en lui donnant, en augmentant et en développant en elle la vie de la grâce. **À ceux qui mangent son corps, Jésus-Christ dispense la plénitude de la vie spirituelle**. Par la ***COMMUNION*** l'âme est unie de la manière la plus intime et la plus merveilleuse avec le Sauveur. Elle trouve dans l'Eucharistie force, courage, repos, consolation dans les peines et les tentations. *"Faites, Seigneur, que **nous conservions dans un cœur pur ce que notre bouche a reçu**, et que ce don fait pour le temps devienne **un remède pour l'éternité**."*

Pour retirer des grâces surabondantes de cette union sacramentelle avec Jésus-Christ, de sa demeure corporelle en nous, nous devons accueillir cet hôte céleste, l'embrasser et **le retenir dans un cœur pur, détaché des choses de la terre et plein d'ardeur pour celles du ciel**.

Par là le don temporel devient pour nous un remède éternel, c'est-à-dire **un remède qui nous procure le salut éternel** : car elle a la vertu de conserver la vie de notre âme, de guérir nos faiblesses spirituelles et corporelles et de nous enrichir de tous les trésors. Elle nous est ainsi un **gage d'une éternité bienheureuse** et d'une félicité éternelle.



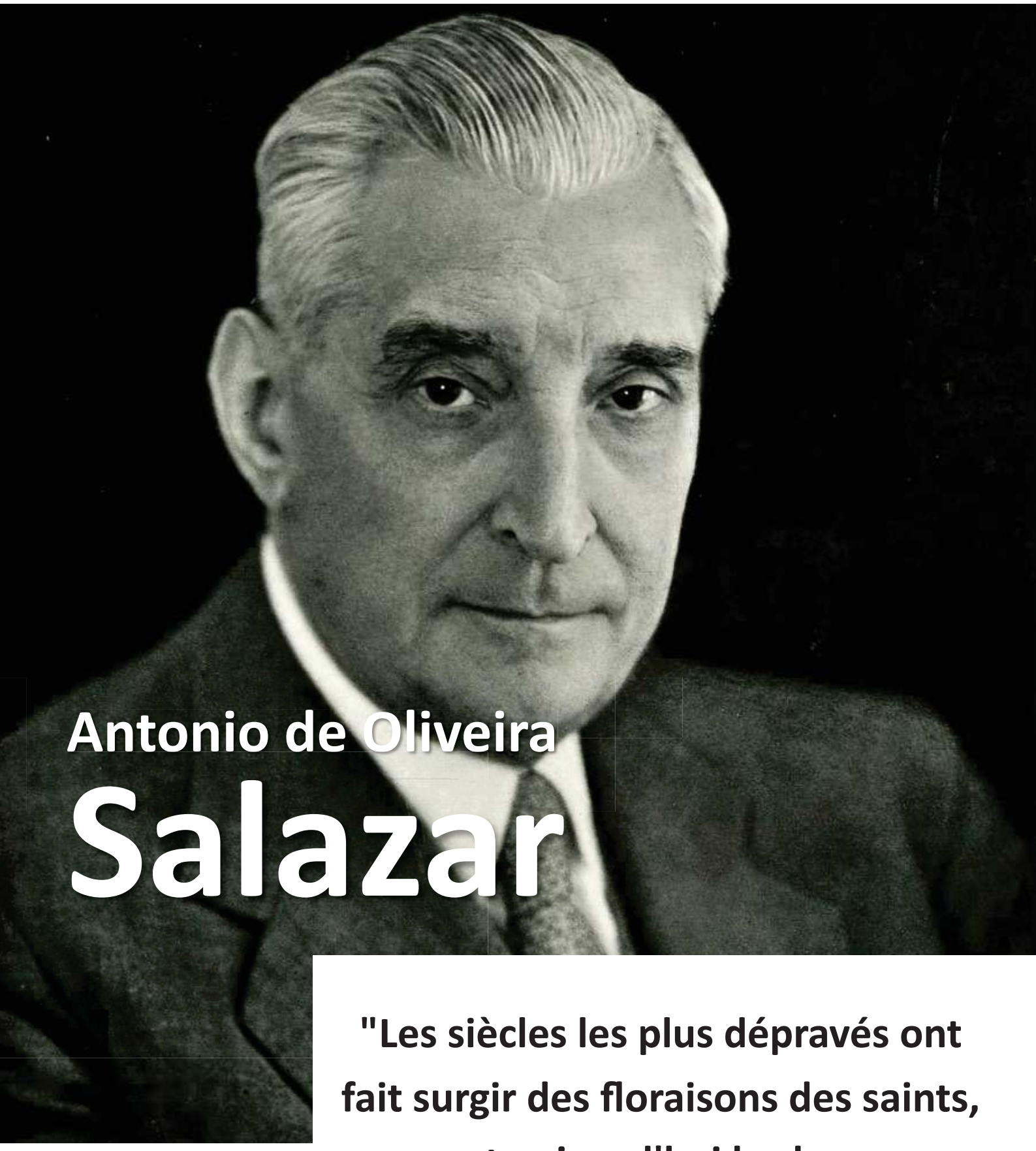
14ème STATION : Le corps de Jésus est déposé dans le sépulcre

Avec quel amour les saintes femmes lavent et embaument le Corps de Jésus. Quel exemple pour nous, et tout particulièrement pour nos ***ACTIONS DE GRÂCES*** **après nos communions**.

Que de fruits de la Sainte Communion ! La Communion nous préserve du péché, nous fait croître dans l'amour de Dieu, nous enrichit de bonnes œuvres, et nous retient jusqu'à la mort dans les sentiers de la loi de Dieu, elle nous aide à assurer notre vocation et notre élection, et à être préservés de la damnation éternelle. On compte même parmi les fruits de la Communion, la persévérance finale. D'après de saints docteurs, **la communion fréquente, faite avec dévotion, est un signe de prédestination**. L'Eucharistie est le pain des forts, elle raffermit et soulage le voyageur de la terre dans sa marche vers la patrie céleste. *« Seigneur Jésus-Christ, qui **avez par votre mort donné la vie au monde**, délivrez-moi par ce très saint corps et votre sang, de tous mes péchés et tous les autres maux ».*

*"Faites que je demeure toujours attaché à vos commandements". "**Ne permettez pas, ô Jésus, que je me sépare jamais de vous !"*** Continue la prière de la Messe. La Sainte Communion est **un puissant secours**, qui nous permet d'être inviolablement attachés aux commandements de Dieu et de n'**être jamais séparés de notre Rédempteur**.

*Ô Dieu, notre Père éternel, **nous vous offrons le Saint Sacrifice de la Croix**, en union avec les intentions de Jésus-Christ et de l'Église, pour rendre à votre divine Majesté l'**hommage souverain** qui lui est dû, pour vous **remercier** de tous vos bienfaits, pour **satisfaire** pour tous les péchés du monde, et particulièrement pour les nôtres, et pour **obtenir** par Jésus-Christ, votre Fils, toutes les grâces dont nous avons besoin.*

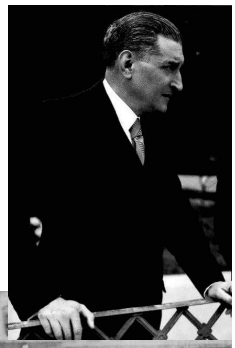


Antonio de Oliveira

Salazar

"Les siècles les plus dépravés ont fait surgir des floraisons des saints, ce sont aujourd'hui les hommes d'Etat qui doivent faire pénitence."

Antonio de Oliveira Salazar (1889 – 1970) Chef du Gouvernement portugais (1932 – 1968)



Ses origines rurales

Antonio de Oliveira Salazar naquit le 28 avril 1889 dans la paroisse de Vimieiro, de la commune de Santa Comba Dão, tout au sud de la Beira Alta, au centre du Portugal, dans une famille paysanne pauvre et très catholique. Il fut baptisé le 10 mai à l'église paroissiale. Cinquième et dernier enfant du foyer, il en était le seul garçon. Toute son ascendance est paysanne, et Salazar restera toute sa vie très marqué par son milieu d'origine. Il se montrera toujours vivement attaché à son village natal : l'humble maison familiale, dont il deviendra propriétaire, sera ensuite son seul lieu de repos : quand il sera Président du Conseil, il viendra y passer, chaque année en septembre, une quinzaine de jours. Et c'est dans le cimetière de son village, bien loin de Lisbonne, capitale du pays, qu'il voudra avoir sa sépulture.

Fidèle à ses racines rurales, Salazar aspirera toujours à une grande simplicité de vie, dont il devra pourtant faire le sacrifice, une fois Président du Conseil, en de multiples circonstances, par exemple lors des visites de Chefs d'Etat étrangers, ou pour participer à des repas officiels où sa présence sera requise. Ce sacrifice lui coûtera énormément, comme il en fera un jour la confidence à son chef de cabinet : « On répète que je me suis sacrifié pour le pays. C'est peut-être vrai, mais pas dans le sens où on l'entend d'ordinaire. Le plus grand sacrifice auquel j'ai souscrit, ç'a été de renoncer à ma simplicité de vie. »[1] A ce sujet, Louis Mégevand nous rapporte d'ailleurs un fait significatif : « Habitant, à Lisbonne, derrière le palais São Bento, une maison meublée quasi somptueusement – elle appartient à l'Etat –, il a voulu que plusieurs pièces, au premier étage, fussent agencées très simplement, pourvues d'un modeste mobilier lui appartenant personnellement. Et c'est là que s'écoule la majeure partie de sa vie. »[2]

Ce goût pour une vie simple, paisible et pleine d'aménité se retrouvera ensuite lorsque Salazar, devenu chef du gouvernement, énoncera, le 15 avril 1937, le principal objectif de toute son action politique : « Nous voulons à tout prix préserver de la vague qui déferle sur le monde la simplicité de vie, la pureté de mœurs, la douceur des sentiments, l'équilibre des relations sociales, cet air familial, modeste mais digne, qui est le propre de la vie portugaise ; et

au-delà de ces conquêtes ou reconquêtes de nos traditions, c'est la paix sociale que nous prétendons sauver »[3] ; il le confirmera un peu plus tard en disant : « Pour moi, je n'ai qu'un but… Ce que je me propose, c'est de faire vivre le Portugal habituellement »[4], ce qui veut dire qu'il voulait maintenir et développer ce qui était nécessaire à la vie habituelle de la nation et à la vie commune de ses habitants, sans autre prétention.

Comme autre héritage de ses origines campagnardes, Salazar aimera aussi beaucoup contempler les splendeurs de la nature : « Fils de paysan, élevé à la campagne, face à des horizons harmonieux et prenants, il a constamment gardé en lui la nostalgie du cadre champêtre, un enthousiasme juvénile à l'endroit de toutes les magnificences naturelles. Un paysage charmant le ravit ; il ne se lasse de contempler le firmament étoilé ou l'océan immense, un grandiose panorama. »[5]

Ses années de formation

Antonio Salazar fut d'abord inscrit auprès de deux maîtres successifs dans sa commune. Comme il montrait une grande application et de réelles capacités pour l'étude, on conseilla à ses parents de contacter le père João Pimentel, de Viseu, la capitale de la Beira Alta. Ce dernier accepta de le prendre et, très satisfait de son travail, il le présenta le 11 août 1899 aux examens de la ville. Salazar sortit premier de la liste des admis au certificat d'études primaires, avec 14 sur 20.

Après une année à Vimieiro, au cours de laquelle il fit sa première communion, Salazar entra au séminaire de Viseu en octobre 1900. Il s'y montra un élève très brillant, invariablement premier de son cours, d'un grand sérieux et parfaitement discipliné. Après cinq années d'études des sciences profanes, il commença ses études théologiques en octobre 1905, et découvrit saint Thomas d'Aquin qui l'impressionna beaucoup : « Il a trouvé en saint Thomas d'Aquin un maître incomparable, qui répond trop bien à toutes ses aspirations intellectuelles pour qu'il ne l'approfondisse pas autant que faire se peut. Il sera fortement marqué, pour toute la vie, par la puissante pensée du Docteur Angélique, son esprit méthodique, ses pénétrantes vues synthétiques et analytiques. »[6]

En juin 1908, il acheva ses études théologiques et reçut les ordres mineurs. Evoquant plus tard ses années de formation au séminaire de Viseu, Salazar écrira avec une vive reconnaissance : « Pauvre, fils de gens pauvres, je dois à cette maison une grande partie de mon éducation qui, autrement, n'aurait pas été faite ; et même si j'avais perdu la foi dans laquelle ils m'ont élevé, je n'oublierais jamais ces bons pères qui m'entretinrent presque gratuitement pendant de si longues années et auxquels je dois, en plus du reste, ma formation et ma discipline intellectuelle. »[7]

Mais il n'avait que dix-neuf ans, et ne pouvait être ordonné prêtre avant ses vingt-quatre ans. Que faire pendant cinq ans ? La Providence l'aida : en octobre 1908, Salazar retourna à Viseu comme répétiteur au collège de la Via Sacra dirigé par le chanoine Barreiros qui voulait adapter au Portugal les méthodes d'éducation pratiquées dans les meilleures écoles britanniques. Il resta deux ans dans ce collège, suivant en même temps des cours complémentaires au lycée de Viseu qui lui permirent de décrocher brillamment de nouveaux diplômes. Ces deux années furent décisives dans la vie de Salazar, pour deux raisons.

D'abord, on verra le jeune répétiteur se passionner pour les questions d'enseignement et d'éducation de la jeunesse, y voyant la principale source du nécessaire renouveau moral et intellectuel de la nation. Il fera d'ailleurs, ces années-là, plusieurs conférences publiques très remarquées sur ce thème. Voici un extrait de sa conférence du 1er décembre 1909 aux élèves de son collège : « Ce sont les idées qui gouvernent et dirigent les peuples, et ce sont les grands hommes qui ont les grandes idées. Nous n'avons pas d'hommes, et nous n'avons pas d'hommes parce que nous n'en formons pas, parce que nous ne nous préoccupons jamais des méthodes d'éducation… »[8]

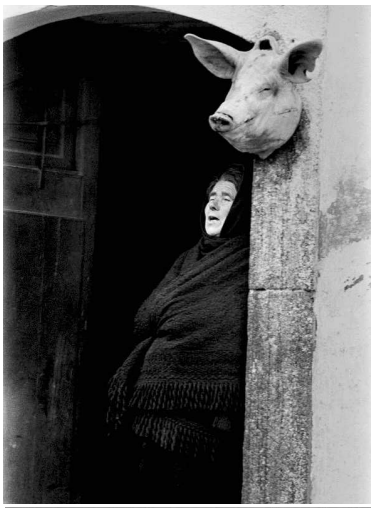
Ensuite, c'est au cours de cette période que Salazar décida de renoncer au sacerdoce. La situation chaotique et anarchique dans laquelle s'enfonçait le Portugal, surtout à la suite de l'assassinat, commandité par la franc-maçonnerie, le 1er février 1908 à Lisbonne, du roi Dom Carlos et du prince héritier, n'était pas pour rien dans cette grave décision. On lui prête ce propos : « Je servirai mieux l'Eglise et le Portugal dans le camp laïc. »[9] Ces paroles montrent bien que sa décision, mûrement réfléchie, ne remettait nullement en cause sa foi et sa fidélité à l'Eglise. Voici son état d'esprit d'alors : « Tout en se gardant à Dieu par une vie foncièrement chrétienne, en rayonnant le Christ par la diffusion d'idées pénétrées de son esprit, de son enseignement, en se vouant pour toujours au service de l'Eglise, il se consacrera à une tâche sociale, sa mission sera avant tout intellectuelle et civique. Pour commencer, il ira conquérir des grades à l'Université de Coïmbra, afin de pouvoir exercer une influence plus profonde. »[10]

L'étudiant à Coïmbra

Ancienne capitale du royaume, plus grande ville du centre du pays, Coïmbra est la grande ville universitaire du Portugal : sa prestigieuse université est alors vieille de six siècles et demi ! Elle comprend sept Facultés : Lettres, Droit, Médecine, Sciences, Philosophie, Pharmacie et Mathématiques. C'est là qu'arrive Antonio Salazar en octobre 1910 ; il s'est inscrit à la Faculté de Droit. Durant quatre années, il va y faire des études extrêmement brillantes : sur l'ensemble des dix-huit notes qui lui sont décernées au cours des examens de fin d'année, on comptera en effet dix fois 19 sur 20, cinq fois 18, deux fois 17 et un seul 16 ! Devant un ensemble de notes si remarquable, le Conseil de la Faculté de Droit, composé de treize éminents Docteurs, se réunit le 5 novembre 1914 et, après délibération, lui décerne le grade de *bacharel* (équivalent de notre licence en droit) avec la note de 19 sur 20.

Mais pour faire partie du corps enseignant de l'Université

Les Portugais sous Salazar



de Coïmbra, désir le plus cher de Salazar, il fallait que le *bacharel* passât avec succès les épreuves d'un concours, puis son doctorat. L'étudiant s'attelle donc à cette double tâche, quand une circonstance inattendue hâte les choses : le professeur titulaire de la chaire des sciences économiques étant tombé malade, le Conseil de l'Université, vu les résultats extraordinaires de Salazar, l'admet dans le corps professoral avant même qu'il ait passé le concours et soutenu ses thèses de doctorat. C'est une décision rarissime, attestant les exceptionnels mérites de Salazar qui devient ainsi assistant, c'est-à-dire professeur suppléant à la chaire des sciences économiques. Il entame sa carrière professorale le 28 avril 1917, jour de ses 28 ans. Un an plus tard, le 19 avril 1918, après avoir brillamment passé le concours, Salazar devient professeur titulaire de la même chaire et, le 10 mai 1918, le Conseil de la Faculté de Droit lui confère officiellement le grade de Docteur de l'Université de Coïmbra.

Son but est atteint : avec ardeur, il va pouvoir former l'intelligence d'une bonne partie de l'élite du pays. Il restera dix années professeur titulaire de sciences économiques à Coïmbra, jusqu'à son entrée au gouvernement le 28 avril 1928, jour de ses 39 ans. En évoquant ces années-là, Salazar écrira plus tard : « J'ai donné à la Faculté de Droit de Coïmbra toute mon intelligence, tout mon enthousiasme pour l'éducation d'une grande partie de la jeunesse portugaise. »[11]

Engagement catholique à Coïmbra

Parallèlement à ses études, puis à sa charge professorale, Salazar s'engagea, à Coïmbra, dans le C.A.D.C. : le *Centre Académique de Démocratie Chrétienne*. C'était un organisme vivant, agissant, très dynamique et même combatif, qui exerçait une véritable mission d'apostolat dans le milieu estudiantin ; les caractères des jeunes catholiques s'y trempaient, à la lumière de l'idéal chrétien. Le sens du terme *démocratie chrétienne* était alors très différent de celui qu'il eut ensuite. Salazar lui-même l'a fort bien expliqué dans un article paru dans *Il Tempo* de 1962 :

« Quand j'étais étudiant à Coïmbra, j'ai appartenu à une organisation appelée *Centre Académique de Démocratie Chrétienne*. (…) Nous venions de franchir au Portugal le passage révolutionnaire de la monarchie à la république. Cette République n'était pas plus libérale que la Monarchie (…) mais elle se présentait comme viscéralement anticatholique. Une fois subverties les Institutions traditionnelles – huit siècles de régime monarchique – et dans des conditions qui ne permettaient pas d'en voir le retour, il importait de sauvegarder deux choses dans les éléments catholiques : l'indépendance politique en face du régime et l'influence des principes chrétiens dans la vie sociale. Telle était notre démocratie chrétienne ; la dénomination n'était pas très heureuse, mais l'accent se trouvait sur le mot *christianisme* (qui au Portugal s'identifie pratiquement à *catholicisme*) et non sur le mot *démocratie* dont les uns étaient peut-être des adeptes mais les autres, non. Comme expression d'un état d'esprit nationaliste ou même d'un mouvement, ce petit et très modeste *Centre de démocratie chrétienne* a joué un rôle important parce que, sans se mêler aux luttes, alors passionnées, entre la Monarchie et la République, il appelait constamment l'attention sur certains principes qui doivent être à la base de l'un et de l'autre de ces régimes, et sur des questions d'ordre social dont la résolution ne devait pas dépendre du régime. »[12]

La collaboration active de Salazar au C.A.D.C. commença en 1912. Le CADC avait un hebdomadaire, *L'Impartial*, dans lequel Salazar écrivit des articles sous le pseudonyme de *Alves da Silva*. Le directeur de ce journal était Manuel Gonçalves Cerejeira, prêtre qui devint le grand ami de Salazar. Les deux amis, de 1915 à 1928, vivront d'ailleurs *« en république »*, selon le terme consacré à Coïmbra pour désigner les étudiants qui se groupent à deux, trois ou quatre pour vivre dans le même appartement et s'en partager les frais. Lorsque Salazar entra au gouvernement en mai 1928, Cerejeira devait aussi quitter Coïmbra pour la capitale, puisqu'il venait d'être promu archevêque titulaire de Mytilène et coadjuteur du Patriarche de Lisbonne le 23 mars 1928 ; il sera nommé lui-même Patriarche le 18 novembre 1929 et créé cardinal le 16 décembre suivant. Ce fut alors le plus jeune cardinal de l'Eglise: il avait tout juste 41 ans ! Salazar et le cardinal Cerejeira resteront liés toute leur vie par une amitié indéfectible, mais veilleront scrupuleusement à ce que cette amitié n'interfère en rien dans leurs charges et devoirs respectifs ; ainsi, une fois à Lisbonne, ils ne se verront plus, hors des cérémonies officielles, qu'une fois par an pour cultiver leur amitié, dans un dîner seul à seul.

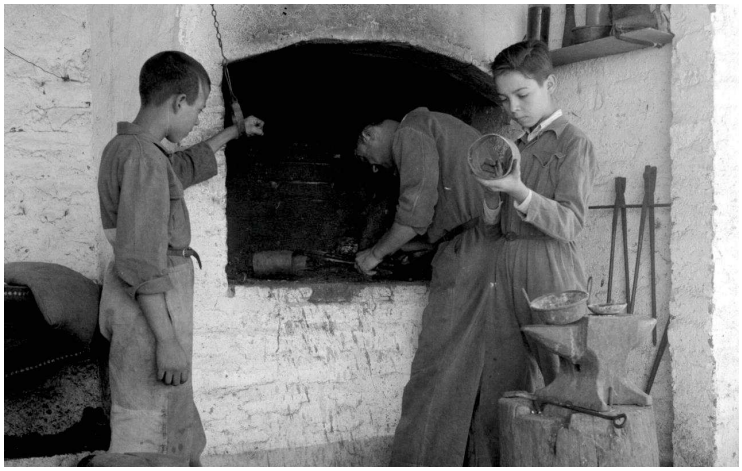
Dans le cadre de son engagement public dans les rangs catholiques, Salazar fit, au cours de ces années-là, des conférences brillantes et très remarquées à Coïmbra et dans d'autres villes du pays. Il se rendit même à Funchal, capitale de l'île de Madère, où il fit deux conférences. Il apparut ainsi de plus en plus, aux yeux de l'opinion publique, comme l'une des plus puissantes intelligences du pays et le plus brillant des intellectuels catholiques.

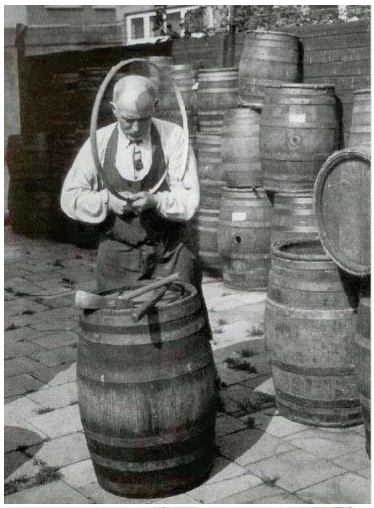
A noter aussi deux faits, à cette époque, qui auront un grand impact ultérieur, lorsque Salazar sera chef du gouvernement :

- Etudiant, Salazar fit un *« pacte »* avec la Sainte Vierge. Etant donné la discrétion qu'il conserva toujours concernant sa vie spirituelle, Salazar ne le révéla, à l'un de ses proches, que peu de jours avant sa mort, ajoutant : « Après, j'ai toujours éprouvé sa toute spéciale protection. »[13]

- Durant l'été 1921, Salazar se laissa entraîner, comme malgré lui et sur les invitations pressantes du Centre catholique qui venait de se former, à poser sa candidature lors d'élections à la Chambre des députés. Il se présenta dans la circonscription de Guimarães, berceau historique du Portugal, dans le Nord, et il fut élu ! Il se rendit donc à Lisbonne le 02 septembre 1921, au Palais de São Bento, siège de la Chambre, pour assister à la première séance de la nouvelle législature. La désillusion fut pour lui totale : alors qu'il avait été élu pour travailler au bien du pays, il ne

Un peuple laborieux





trouva parmi les députés que vaines palabres, démagogiques promesses, haine politique et égoïstes intérêts de parti au lieu du souci du bien commun et de l'intérêt général. Comprenant qu'il ne pourrait que perdre vainement son temps au milieu de cette atmosphère dissolvante, il partit pour Coïmbra le soir même, d'où il envoya sa démission : il n'avait été député qu'un seul jour ! Et il fut dès lors un opposant convaincu à tout parlementarisme.

L'effondrement politique et économique du Portugal (1910-1926) et sa miraculeuse renaissance après Fatima (1926-1942)

A la suite de l'instauration de la République en octobre 1910, le Portugal sombra dans le chaos. En effet, les républicains firent voter, le 20 avril 1911, une loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, dont l'objectif fut clairement énoncé par son auteur, Afonso Costa, qui était devenu chef du gouvernement : « Grâce à cette loi, avant deux générations, le Portugal aura éliminé totalement le catholicisme, qui est la principale cause de la triste situation où se débat le pays. »[14] Cette loi fut accompagnée d'une violente persécution de l'Eglise et des catholiques, ce qui instaura un climat de guerre civile permanente.

Parallèlement, au niveau politique, l'avènement de la République fut marqué par l'âpre rivalité des partis, ce qui entraîna une situation de désordre et d'anarchie, cause d'une incroyable instabilité politique : en 16 ans, de 1910 à 1926, on compta « 16 révolutions, 8 Présidents de la République et plus de 40 changements de ministère. La maçonnerie avait comme but de faire la révolution en Espagne en se servant du Portugal comme tremplin et de constituer ensuite la péninsule ibérique en une seule République antireligieuse ou maçonnique. »[15] Dans cette atmosphère de haine et de dislocation, l'état économique du Portugal ne pouvait que se déliter, amenant le pays au bord de la faillite financière. Salazar a très bien défini cette sombre période, dans un discours à Coïmbra en 1937 : « Avant 1917, le désordre politique, le désordre social, le désordre financier, le désordre économique règnent en Portugal ; un désordre qui n'était pas seulement un manque d'ordre, mais l'alliance de tous les éléments positifs de désagrégation, de ruine, de dissolution nationale. »[16]

Cependant, au milieu de ce chaos, la divine Providence intervint : ce furent les apparitions de Notre Dame du Rosaire à Fatima, du 13 mai au 13 octobre 1917, qui se terminèrent en apothéose par le grand miracle du soleil, vu par au moins 70 000 portugais, ce qui suscita très vite l'enthousiasme du peuple portugais tout entier et un immense mouvement de foi irrésistible et conquérante. L' « admirable et prodigieuse rénovation de la vie religieuse dans les âmes »[17] qui en résulta permit une renaissance *« miraculeuse »* du pays, comme le disaient les évêques portugais en 1942, lors du jubilé d'argent des apparitions :

« Pour exprimer ce qui s'est passé ici depuis 25 ans, le vocabulaire portugais n'a guère qu'un seul mot : *miracle*. Oui, nous avons la ferme conviction que nous devons à la protection de la très Sainte Vierge la transformation merveilleuse du Portugal. »

« Celui qui aurait fermé les yeux il y a 25 ans et les rouvrirait maintenant ne reconnaîtrait plus le Portugal, si profonde et si vaste est la transformation opérée par le facteur modeste et invisible que fut l'apparition de la Sainte Vierge à Fatima. Réellement, Notre Dame veut sauver le Portugal. »[18]

Cette résurrection morale et religieuse des âmes est la cause unique du spectaculaire redressement politique et économique du pays, dont Salazar fut le principal instrument. Lui-même le reconnaîtra très humblement en 1951 devant Douglas Hyde, ancien chef communiste anglais converti par les événements de Fatima, qui lui posa la question : « Y a-t-il une corrélation entre Fatima et le relèvement spirituel du Portugal ? » Salazar répondit nettement : « C'est ici [au Portugal] l'opinion générale, et je suis de cet avis. Mais nous ne pouvons ni ne devons en tirer aucun motif de vanité spirituelle. »[19]

Ce sont ces conditions nouvelles qui rendirent possible, le 28 mai 1926, à partir de Braga et du nord du pays, le coup d'Etat sauveur de l'armée qui s'effectua sans aucune effusion de sang, toute la population se ralliant à elle en trois jours, au fur et à mesure de sa marche sur Lisbonne. Les catholiques attribuèrent ce premier miracle à une protection spéciale de la Vierge du Sameiro, puisqu'à Braga, la *« petite Rome portugaise »*, le soulèvement commença à la minute même où une immense procession en l'honneur de Notre Dame, rassemblant 200 000 fidèles, commençait à s'ébranler vers le Sameiro, le grand sanctuaire en l'honneur de l'Immaculée Conception qui surplombe la ville, dans le cadre d'un triomphal Congrès marial.

Entrées au gouvernement

Lorsque les généraux arrivèrent au pouvoir, ils trouvèrent les finances dans un état catastrophique : le pays était en faillite. Ils pensèrent donc au Docteur Salazar comme ministre des finances, et l'envoyèrent chercher le 4 juin 1926. Salazar était alors à Vimieiro au chevet de sa mère malade (elle mourra le 17 novembre 1926). Il se rendit à Lisbonne et demanda quelques jours pour examiner la situation. Au bout de deux semaines, il formula ses conditions d'acceptation du Ministère des Finances : il aura le droit de fixer le budget maximum de chaque ministère, le droit de veto sur toute augmentation des dépenses, le droit d'examiner au préalable toutes les initiatives ayant des répercussions sur le budget, enfin le droit de collaborer avec les autres ministres pour établir les lois et décrets relatifs à la réduction des dépenses et à la répartition des recettes. Le gouvernement stupéfait jugea ces conditions exorbitantes et ne les lui accorda pas, si bien que Salazar partit pour Coïmbra le soir même ! Et la situation financière du Portugal continua de s'aggraver.

Le 25 mars 1928, le général Oscar Carmona fut élu Chef de l'Etat par les suffrages populaires. Fort désormais d'une incontestable légitimité pour faire accepter les décisions difficiles, il ne tarda pas à acquiescer à la proposition du

Un peuple catholique

Président du Conseil, le général Vicente de Freitas, de rappeler le Docteur Salazar pour le Ministère des Finances, en souscrivant par avance à ses conditions. Un ministre est dépêché à Coïmbra pour le ramener ; Salazar demande un jour de réflexion, le temps de prendre conseil d'amis éclairés. Cerejeira pousse nettement pour l'acceptation, tout comme le Père Matéo Crawley-Boevey, l'apôtre de l'intronisation du Sacré Cœur dans les familles, alors à Coïmbra, qui est catégorique et affirme avec force à Salazar que son devoir est d'accepter. « La nuit, Salazar passe plusieurs heures en prière devant le tabernacle, dans une chapelle privée. De bon matin, le Père Matéo célèbre à son intention la messe qu'il sert lui-même ; il y communie. L'action de grâces terminée, ses hésitations ont disparu : "C'est mon devoir d'accepter" ! »[20] Il se rend à Lisbonne le 28 avril 1928, devenant Ministre des Finances le jour même. Il s'installait au pouvoir pour quarante ans !

Gouverner en chrétien

Salazar prit sa nouvelle charge avec l'authentique esprit chrétien qu'il avait si bien décrit au Congrès Eucharistique de Braga le 4 juillet 1924 : « Ne pas aspirer au pouvoir comme à un droit, mais l'accepter et l'exercer comme un devoir ; considérer l'Etat comme le ministère de Dieu pour le bien commun. »[21] Ce fut toujours dans cet esprit qu'il exerça ses fonctions, durant quarante ans. Il le déclara sans ambages à Christine Garnier en 1951 : « Je ne crois pas au destin, je crois à la Providence. C'est elle qui, depuis tant d'années, m'oblige à un labeur contraire à mes goûts. » Du temps de Salazar, la plupart des Portugais furent conscients des énormes sacrifices personnels qu'il consentit, en restant chef du gouvernement pour le bien commun et l'intérêt du pays. Carnero Pacheco écrivait par exemple, dans *Portrait de Chef* : « Il porte le pouvoir comme un chrétien porte sa croix. » De ce fait, il a joui de son vivant d'un immense respect dans le pays.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que Salazar ne fut pas d'abord un homme politique qui s'appuyait sur la force du catholicisme, mais c'était un catholique, un croyant qui demandait à la foi de le guider dans son œuvre politique. Le secret de sa force résidait dans sa foi, comme le comprit bien Ch. Chesnelong qui écrivait dans la revue des *Etudes* (année 1939, page 38) : « Une grande certitude est en lui et elle vient à Salazar de son catholicisme. » Aussi, s'il resta si longtemps au pouvoir malgré bien des désillusions, ce fut avant tout pour asseoir et faire rayonner les principes chrétiens. Il le confia d'ailleurs à Mgr da Silva, évêque de Leiria: « J'ai eu à supporter tant d'incompréhensions, tant d'ingratitudes, tant de chagrins que, si ce n'était pas à cause de l'Eglise, il y a longtemps que je me serais retiré. »

Concernant la vie chrétienne personnelle de Salazar, lui-même a toujours été très discret sur ce sujet. Mais les témoignages concordent : « Salazar est un catholique pratiquant, cependant pas dévot, dans le sens usuel du terme » ; « il est très chrétien, mais pas démonstratif » ; « il a de fortes convictions chrétiennes, mais il n'aime pas les proclamer à coups de trompette. »[22] En 1971, le Père Fernando Leite a publié un article intitulé : *Salazar et Notre Dame*, dans lequel il levait un coin du voile : « Tous les dimanches et les jours de fête, c'était dans sa chapelle privée qu'il entendait la messe, en la servant lui-même. Il préparait l'autel à l'avance, car il ne voulait laisser à nul autre cette tâche. C'était dans cette chapelle aussi qu'on faisait les célébrations du mois de Marie : il y assistait avec une dévotion filiale. »[23] Enfin, il récitait chaque soir son chapelet, seul, une fois son travail achevé.

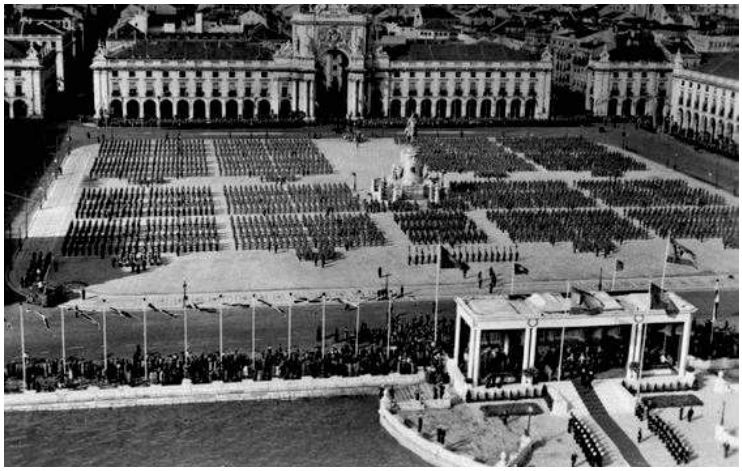
Ministre des Finances

Dès son installation, Salazar, très lucide sur l'immense travail à effectuer, se mit résolument à l'œuvre, avec pour premier but de rééquilibrer en un an (à la grande surprise du Président Carmona) le budget qui était dans une situation calamiteuse : depuis une vingtaine d'années, il était déficitaire et l'exercice 1927-1928 se soldait par un déficit de 338 millions d'escudos. La dette publique, de 692 millions d'escudos en 1910, atteignait la somme énorme de 7 milliards 449 millions ! Bref, le pays était au bord de la faillite, et il ne pouvait en être sauvé que par des mesures héroïques et une volonté de fer s'attaquant sans pitié au désordre. C'est ce que fit Salazar qui parla peu mais agit beaucoup ; et il atteignit son but : dès la fin de 1928, le budget présentait un solde positif, et celui de 1928-1929 fut excédentaire de plusieurs millions d'escudos. Depuis lors, tous les budgets du Portugal, sous le gouvernement de Salazar, furent excédentaires, l'escudo devint l'une des devises les plus solides et les plus recherchées, et la réserve d'or, presque épuisée en 1928, représentait plus de la moitié du montant des billets en circulation en 1958.

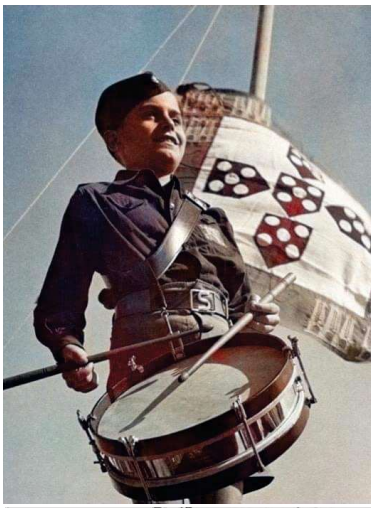
Ces résultats spectaculaires et la très pénétrante intelligence de Salazar firent de lui, en quelques années, le ministre le plus en vue du gouvernement, prenant un net ascendant sur l'ensemble des autres ministres. Sa popularité grandit dans le pays, malgré ses apparitions publiques très rares et ses discours plus rares encore. Il devint ainsi l'homme indispensable pour mener à bien une nouvelle tâche : donner au pays une nouvelle Constitution.

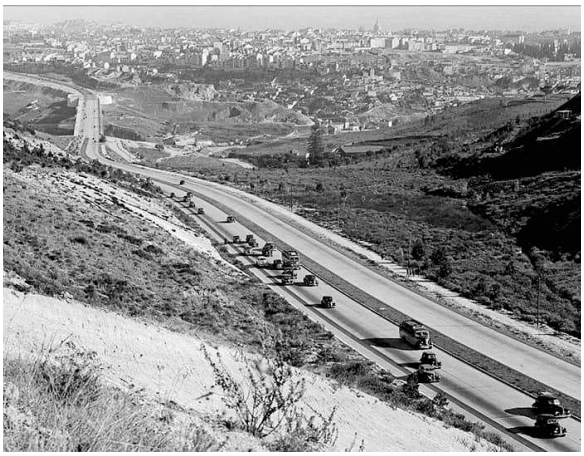
Nouvelle Constitution

Le 21 octobre 1929, Salazar indiquait aux délégations des municipalités du pays venues le rencontrer le cadre dans lequel la réforme de la Nation devait s'inscrire : « La réorganisation constitutionnelle de l'Etat doit se fonder sur un nationalisme solide, prudent, conciliateur, qui tâchera d'assumer la coexistence et l'activité régulière de tous les éléments naturels, traditionnels et progressifs de la société. Parmi ces éléments, nous devons compter spécialement sur la famille, la corporation morale et économique, la paroisse[24] et la commune. Il me semble que les garanties politiques de ces facteurs primordiaux doivent avoir leur consécration dans la Constitution portugaise, de façon qu'ils puissent avoir une influence directe ou indirecte sur la formation des corps suprêmes de l'Etat. Alors, seulement, l'Etat sera l'expression juridique de la Nation dans la réalité de sa vie collective. »[25] Ce même jour, Salazar lança le



L'Estado novo, fierté retrouvée





slogan qui deviendra le commandement majeur de toute sa politique : **« Rien contre la Nation. Tout pour la Nation ! »**

C'est dans cet esprit alliant un sage nationalisme, un profond réalisme et le souci de favoriser l'unité de toute la Nation que Salazar va rédiger une nouvelle Constitution qui est à la base de ce que l'on a appelé *l'Etat Nouveau*. Cette Constitution contre-révolutionnaire, anti-parlementaire et corporative, fut présentée aux électeurs portugais (hommes et femmes majeurs sachant lire et écrire et payant une certaine somme d'impôts) le 19 mars 1933, et fut adoptée à la quasi-unanimité des votants : sur 1 214 159 inscrits, il y eut 719 364 *oui* (59,25% des inscrits) et seulement 5 955 *non* (0,49%). Les abstentions furent assez nombreuses, mais les opposants résolus à cette Constitution n'étaient qu'une poignée.

Cette constitution entra immédiatement en vigueur et Salazar, qui avait été nommé Président du Ministère en 1932, prit le titre de Président du Conseil le 05 juillet 1933 ; il le resta jusqu'en septembre 1968 !

La Constitution définissait les trois pouvoirs.

Le pouvoir exécutif appartenait au Chef de l'Etat et au gouvernement.

Le Chef de l'Etat était le Président de la République, élu pour sept ans au suffrage direct par les électeurs. Il devait désigner le Président du Conseil et, sur proposition de ce dernier, les ministres du gouvernement ; il pouvait aussi les révoquer. Il dirigeait la politique extérieure et négociait les traités de paix ou d'alliance. Il promulguait les lois et décrets qui devaient cependant, sous peine de nullité, être contresignés par le Président du Conseil et le ou les ministres compétents ; cette clause mettait obstacle au pouvoir personnel. Le Président du Conseil n'était responsable de la politique générale du gouvernement que devant le Chef de l'Etat, et non devant l'Assemblée Nationale.

Le pouvoir législatif était exercé par deux Chambres :

1°) L'Assemblée Nationale qui comprenait 120 députés élus au suffrage direct pour 4 ans. Le rôle de cette Assemblée était surtout d'édicter, interpréter ou abroger les lois, d'autoriser impôts et emprunts, d'approuver les traités internationaux. Le gouvernement n'était pas responsable devant elle. La Constitution interdisait les partis politiques organisés car fauteurs de division de la Nation. Aussi les élections consistaient-elles à élire des listes de candidats présentés par l'Union Nationale, organisation fondée en 1933 et destinée à rassembler tous les Portugais disposés à laisser de côté leurs divergences politiques d'origine pour appuyer l'action réformatrice de Salazar et travailler ainsi à la grandeur de leur Nation ; mais il arrivait que, contre ces listes, se présentent des listes d'opposants.

2°) La Chambre Corporative était composée de représentants des autorités locales et des intérêts sociaux, ces derniers considérés dans les branches d'ordre administratif, moral, intellectuel et économique. Le nombre de ses membres, appelés « procureurs », pouvait varier. Ils étaient désignés partie par les syndicats industriels et agricoles, les Chambres de commerce, les Universités, etc…, partie par le Chef de l'Etat. Cette Chambre était le véritable *conseiller technique* du gouvernement ; ses séances n'étaient pas publiques.

Enfin, la Constitution définissait les tribunaux de première et seconde instance qui exerçaient le pouvoir judiciaire.

Louis Mégevand fait bien ressortir les points fondamentaux de cette Constitution :

« L'humain et le social conditionnent les exigences de l'Etat. La politique se trouve subordonnée à des valeurs supérieures. Elle demeure liée à la morale : dans l'article 4, l'Etat portugais reconnaît comme limites à sa souveraineté la morale et le droit.

« L'individu a été considéré, non pas comme un être isolé, mais en tant que membre-né de la société, partie intégrante de ces premières cellules sociales que sont la famille et les autres groupes naturels. L'article 12 précise : "L'Etat assure la constitution et la défense de la famille, en tant que source de conservation et de développement de la race, comme base première de l'éducation, de la discipline, de l'harmonie sociale, et comme fondement de l'ordre politique".

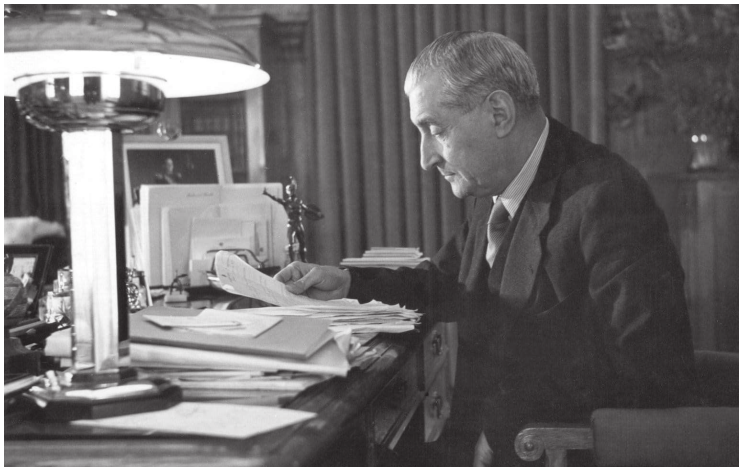
« La constitution s'efforce de concilier deux choses si difficilement conciliables : la liberté (…) et l'autorité indispensable au maintien de l'ordre dans un pays…

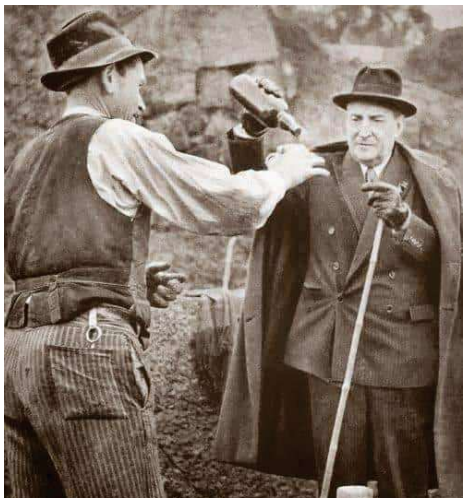
« Elle garantit enfin la liberté et l'inviolabilité des croyances et pratiques religieuses. »[26]

Politique par rapport à l'Eglise catholique

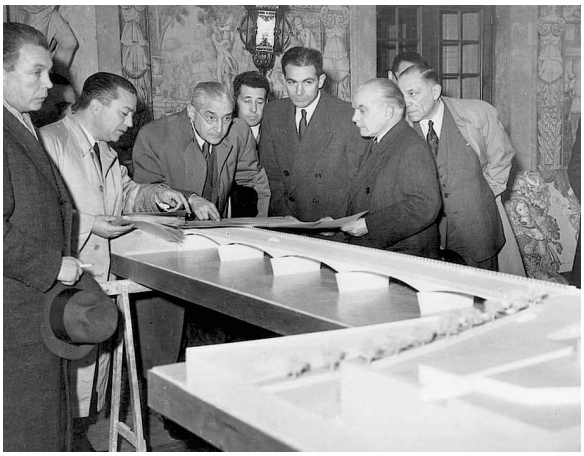
Salazar ne revint pas sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ce que l'on peut regretter. Cependant, ce choix semble avoir été guidé plus par sagesse et prudence politiques que par conviction personnelle. Salazar détestait toute intrusion de l'Etat dans les affaires de l'Eglise ; or, il savait que dans les dernières décennies de la Monarchie, l'Etat avait utilisé le concordat qui l'unissait à l'Eglise pour asservir cette dernière ; il écrivait lui-même qu' « en ce temps-là, l'Eglise se trouvait unie à l'Etat par des chaînes d'or », ce qui accéléra la décadence religieuse du pays commencé au 18ème siècle sous le marquis de Pombal. De plus, il connaissait son peuple, profondément catholique, mais aussi très anticlérical, supportant mal les ingérences du clergé dans les affaires publiques.

Aussi préféra-t-il laisser la situation en l'état, mais il négocia un nouveau concordat avec le Saint Siège, qui fut signé le 07 mai 1940. Ce concordat garantissait l'indépendance à l'Eglise catholique et une liberté totale pour son apostolat qu'il facilitait même sur certains points : ainsi l'enseignement de la religion et de la morale catholiques, par des personnes approuvées par l'autorité ecclésiastique, était permis dans toutes les écoles, sauf aux enfants dont les parents en demandaient la dispense. De plus, l'Etat portugais reconnaissait les effets civils aux mariages





Philosophe et homme d'Etat



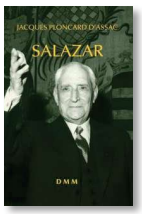
célébrés suivant les lois canoniques, et le divorce était interdit pour ces mariages-là. Cette clause renforça bien sûr la stabilité de la famille, cellule de base de la société, d'autant que sous le gouvernement de Salazar, on nota une forte hausse des mariages canoniques : ils passèrent de 70,3% des mariages en 1930 à 90,8% en 1960 ![27]

Ce Concordat était complété par un « Accord Missionnaire » qui concernait les territoires de l'immense Empire portugais. Dans ce texte magnifique, tout était en faveur du développement maximum des missions catholiques : subventions aux missions, concessions de terrains, prise en charge des frais de voyage du personnel missionnaire, etc... Cet accord fit fleurir les missions dans tout l'Empire : par exemple, en Angola, il y avait 24 missions en 1910, 93 en 1950 et plus de 200 en 1960 ! Le tiers de la population était alors convertie au catholicisme.[28]

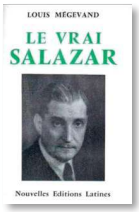
Salazar resta Président du Conseil jusqu'en septembre 1968 ; il fit alors une hémorragie cérébrale qui le plongea dans le coma. Le 28 septembre 1968, le Chef de l'Etat nomma le Docteur Marcello Caetano pour le remplacer. Salazar sortit cependant du coma et vécut encore deux ans : il s'éteignit le 27 juillet 1970, pleuré par toute la Nation. Ses obsèques, le 30 juillet, donnèrent lieu à des scènes de douleur de tout un peuple qui se sentait soudain orphelin. L'amour et un profond respect mêlé de reconnaissance envers Salazar continuent encore à régner dans bien des cœurs portugais, malgré les nombreuses campagnes orchestrées contre lui et son régime à partir de la révolution dite des « Œillets » du 25 avril 1974. Pour preuve, le résultat du sondage lancé par les media auprès des portugais, en l'an 2000, pour savoir quelle était, pour eux, la plus grande personnalité portugaise du 20ème siècle : à la grande stupeur de ces media, c'est le nom d'Antonio de Oliveira Salazar qui fut le plus cité : il se retrouvait à nouveau premier de la classe, comme il l'avait toujours été ! ♦

Abbé Fabrice Delestre

À LIRE



Salazar
Jacques Ploncard d'Assac,
éd. Dominique Martin Morin,
2016 (réédition de 1967),
370 pages, 24 €.



Le vrai Salazar
Louis Mégevand,
Nouvelles Editions Latines, 1957,
224 pages, 14 €.

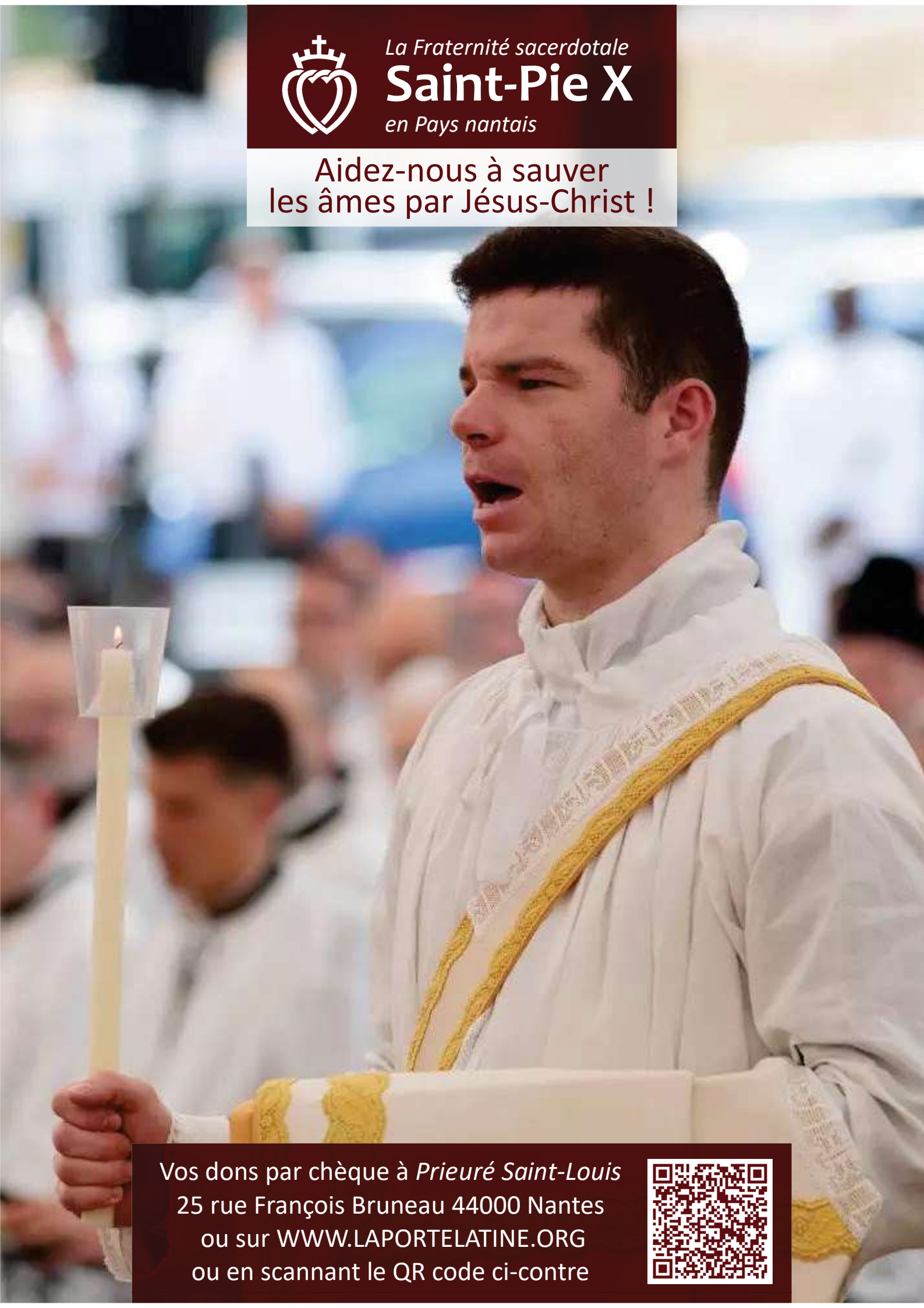
Notes

[1] Louis Mégevand, *Le vrai Salazar*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1958, 219 pages, page 195.
[2] Louis Mégevand, op. cit., page 193.
[3] Jacques Ploncard d'Assac, *Salazar*, Editions Dominique Martin Morin, Bouère, 1983, 364 pages. Déclaration de Salazar du 15 avril 1937, à une délégation de la colonie portugaise au Brésil, citée en page 142.
[4] Ploncard d'Assac, op. cit., page 151.
[5] Louis Mégevand, op. cit., pages 177-178.
[6] Louis Mégevand, op. cit., page 25
[7] Paul Sérant, *Salazar et son temps*, Les sept couleurs, Paris, 1961, 213 pages, pages 31-32.
[8] Louis Mégevand, op. cit., page 29.
[9] Paul Sérant, op. cit. page 29.
[10] Louis Mégevand, op. cit., page 31.
[11] Louis Mégevand, op. cit., page 49.
[12] Cité par Ploncard d'Assac, op. cit., pages 22 et 23.
[13] Cité par Frère François de Marie des Anges dans les pages 177 et 224 du livre : *Toute la vérité sur Fatima*, Tome IV : *Jean-Paul 1er, le Pape du secret* ; CRC, 1ère édition de juillet 2003, 546 pages. Ce livre contient des textes très intéressants et même inédits, mais sa thèse principale qui veut faire de Jean-Paul 1er le seul Pape désigné par la troisième partie du secret de Fatima est plus que discutable.
[14] Déclaration du 26 mai 1914 citée par le chanoine Barthas en page 246 de son livre : *Fatima, merveille inouïe*, Fatima – Editions, Toulouse, 1944, 349 pages.
[15] Citation tirée de la page 140 du livre de F. Carret-Petit : *Le Lourdes portugais : Notre Dame du Rosaire de Fatima*. Bonne Presse, Paris, 1943, 205 pages. Cette citation permet de comprendre pourquoi Notre Dame apparut à Fatima, en plein centre du Portugal, et vint y demander la consécration de la Russie à son Cœur Immaculé : contre le plan de la maçonnerie et des communistes qui était de s'attaquer d'abord à la péninsule ibérique à l'ouest et à la Russie à l'est, pour en prendre le contrôle et ainsi enserrer l'Europe entre les deux mâchoires d'une tenaille pour la faire tomber tout entière, Notre Dame, par ses apparitions, suscita un immense mouvement de conversion et de renouveau spirituel au Portugal et, dans une moindre mesure, en Espagne, rendant inefficace le plan des révolutionnaires à l'ouest de l'Europe. Elle venait en même temps donner le moyen de rendre pareillement inefficace ce même plan pour l'est de l'Europe, par sa demande de consécration de la Russie. .
[16] Cité par le chanoine Barthas, op. cit., page 246, et F. Carret-Petit, op. cit., page 140.
[17] L'expression est du cardinal Cerejeira en 1942.
[18] La première citation est extraite de l'homélie du cardinal Cerejeira, le 13 mai 1942 à Fatima ; la deuxième est extraite de la lettre pastorale collective publiée en 1942 par les évêques portugais, pour le jubilé d'argent des apparitions de Fatima.
[19] Cité par le Père Castelbranco en page 172 de son livre : *Le prodige inouï de Fatima*, 18éme édition, Bruxelles, 1964, 246 pages.
[20] Louis Mégevand, op. cit., page 190 ; voir aussi les pages 72-73.
[21] Cité par Frère François de Marie des Anges à la page 237 de son livre : *Toute la vérité sur Fatima*, Tome II : *Le secret et l'Eglise* ; CRC, 2ème édition d'octobre 2006, 536 pages.
[22] Témoignages publiés par Louis Mégevand, op. cit., en page 184.
[23] Cité par Frère François de Marie des Anges : *Toute la vérité sur Fatima*, Tome II : *Le secret et l'Eglise*, op. cit. , page 223-224.
[24] Il convient de bien comprendre ce terme qui, ici, n'a pas de dimension religieuse mais désigne une division administrative du pays. Le Portugal continental est divisé en districts (l'équivalent de nos départements), eux-mêmes divisés en communes (qui équivalent chacune à deux ou trois de nos cantons) elles-mêmes divisées en *paroisses* (*freguesias* en portugais) qui équivalent à nos communes françaises.
[25] Ploncard d'Assac, op. cit., page 66-67.
[26] Louis Mégevand, op. cit., pages 89 à 91.
[27] Frère François de Marie des Anges : *Toute la vérité sur Fatima*, Tome II : *Le secret et l'Eglise*, op. cit. , pages 265-266.
[28] Chiffres donnés par Frère François de Marie des Anges en page 189 du livre : *Toute la vérité sur Fatima*, Tome IV : *Jean-Paul 1er, le Pape du secret*, op. cit.

LA PLACELIÈRE
ÉCOLE
SAINT-MARTIN
Garçons - 250 élèves
Maternelle à 3e
44690 Château-Thébaud
stmartin-laplaceliere.fr
02 40 56 85 26

Soutenez nos écoles catholiques au sud de Nantes !

LE RAFFLAY
COURS
ST-ALBERT-LE GRAND
Filles - 280 élèves
Maternelle à Terminale
5, Le Rafflay
44690 Château-Thébaud
02 51 78 68 30



La Fraternité sacerdotale

Saint-Pie X

en Pays nantais

Aidez-nous à sauver les âmes par Jésus-Christ !

Vos dons par chèque à *Prieuré Saint-Louis*
25 rue François Bruneau 44000 Nantes
ou sur WWW.LAPORTELATINE.ORG
ou en scannant le QR code ci-contre